

@

**Joseph BRUCKER**

# **La Chine et l'Extrême-Orient**

d'après les travaux historiques

**du père A. Gaubil**

missionnaire à Péking (1723-1759)

à partir de :

**LA CHINE ET L'EXTRÊME-ORIENT**  
d'après les travaux historiques du père  
**ANTOINE GAUBIL**, missionnaire à Péking (1723-1759)

par Joseph BRUCKER (1845-1926)  
[biographie](#)

Revue des questions historiques, XXXVII, 1<sup>er</sup> avril 1885, pages 485-539.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
août 2015

## TABLE DES MATIÈRES

I. [Histoire religieuse de la Chine](#)

II. [Histoire et géographie de la haute Asie](#)

[III.](#)

IV. [Gaubil et de Guignes](#)

V. Correspondance avec les Académies de [Saint Pétersbourg](#) et de [Londres](#) : Fou-sang

p.485 Abel Rémusat, le célèbre sinologue, a écrit avec vérité, au commencement de notre siècle :

« Gaubil est incontestablement celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise, ou du moins qui en a su faire les applications les plus utiles et les plus multipliées <sup>1</sup>.

C'est surtout par ses travaux dans le domaine de l'histoire et de la géographie, que le missionnaire a mérité cet éloge. Rien d'important ne lui a échappé de la masse de documents accumulés depuis quarante siècles dans le pays le plus fidèle au culte des souvenirs. Et ses recherches, embrassant toutes les périodes du long passé historique de la Chine, les ont toutes éclairées de nouvelles lumières. Mais ce qu'il faut considérer comme son grand honneur, c'est d'avoir su distinguer et mettre en relief, dans l'histoire chinoise, des côtés à peine entrevus jusque là, par lesquels elle touche à l'histoire de toutes les contrées de l'Asie, et même à celle de notre Occident ; enfin, d'avoir tiré des annales de ce peuple, qu'on se figurait comme ayant toujours été étranger au reste du monde, des trésors d'informations sur nombre de questions, auparavant très obscures, quoique très intéressantes, de l'histoire et de la géographie générales.

À l'aide de la correspondance inédite et des manuscrits originaux du père Gaubil, nous avons pu, croyons-nous, faire mieux connaître les services qu'il a rendus à l'astronomie et à la science p.486 chronologique <sup>2</sup>. Les services qu'il a rendus à l'histoire et à la géographie ne méritent pas moins d'être mis en lumière d'après les mêmes sources. Il convient d'autant plus de montrer toute l'étendue de

---

<sup>1</sup> [Nouveaux mélanges asiatiques, t. II, p. 289.](#)

<sup>2</sup> [Correspondance scientifique d'un missionnaire français à Péking au dix-huitième siècle](#), dans la *Revue du monde catholique*, octobre 1883 à janvier 1884.

l'œuvre accomplie dans ce domaine par le savant missionnaire français, qu'ici la partie imprimée est plus loin de donner une idée complète de ce qu'il a fait, et que l'honneur qui aurait dû lui revenir de ses découvertes historiques lui a été quelquefois enlevé par d'autres.

## I

# HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA CHINE

@

L'histoire de la Chine, qui nous offre le spectacle étonnant d'une monarchie, déjà puissante et fortement organisée au vingt-quatrième siècle avant Jésus-Christ, et se soutenant avec ses institutions presque immuables depuis cette époque lointaine jusqu'à nos jours, est curieuse et instructive, à des degrés divers, dans toutes ses périodes. Le père Gaubil s'était proposé d'en faire un résumé général ou, comme il dit, un « extrait complet », où les Européens auraient pu trouver tout ce qu'elle contenait « d'essentiel, d'intéressant et d'utile pour eux <sup>1</sup> ». Nous voyons par plusieurs passages de ses lettres, qu'il n'était pas entièrement satisfait de ce qui existait déjà en ce genre, par exemple des ouvrages des pères Martini et Couplet, ni même de la grande Histoire du père de Mailla. La critique lui paraissait y faire défaut quelquefois, surtout pour les premiers temps. Quant à lui, avec son érudition à la fois si vaste et si judicieuse, il était certainement mieux préparé que personne pour le travail qu'il projetait. Il eût sans doute trouvé moyen de l'achever, si en France on avait paru y tenir davantage. Par le fait, il n'en a exécuté que <sup>p.487</sup> des fragments, mais qui se rapportent aux parties les plus intéressantes pour nous des annales chinoises.

---

<sup>1</sup> [Lettre à J. N. de l'Isle, de Péking, 28 août 1752](#). (Cinquième des lettres de Gaubil publiées par Klaproth dans le *Journal asiatique*, t. X, 1832, et reproduites dans les *Lettres édifiantes* de l'édition du *Panthéon littéraire*, t. IV, 1843.)

L'histoire des âges primitifs de la Chine, qui remonte presque aux origines de l'humanité renouvelée après le déluge, et soulève tant de curieux problèmes, a spécialement occupé Gaubil pendant bien des années. Nous ne parlerons pas des travaux considérables où il a établi l'antiquité de la civilisation de ce pays, et déterminé les étapes principales de son développement, depuis ses débuts plus ou moins historiques jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Rappelons seulement que les plus importants de ces travaux ont été publiés, au moins dans notre siècle, et que tous les auteurs sérieux qui ont écrit depuis lors sur l'histoire de la Chine, en ont adopté les résultats.

Mais nous nous arrêterons quelque peu sur la version du *Chou-King*, enrichie de notes et de dissertations précieuses, que Gaubil a envoyée à Fréret en 1740. Quoique cet écrit du missionnaire n'ait trouvé un éditeur qu'en 1770 <sup>1</sup>, c'est, au témoignage de Rémusat, celui de ses ouvrages historiques qui « a obtenu la plus grande célébrité ». Il était digne, en tout cas, de devenir célèbre, et pour le caractère du livre traduit, et pour le talent avec lequel le traducteur, de l'aveu des meilleurs juges, a surmonté les nombreuses difficultés du texte et commenté ses indications souvent trop brèves.

Rédigé par Confucius dans les commencements du cinquième siècle avant Jésus-Christ, mais d'après des traditions et des documents beaucoup plus anciens, le *Chou-King* retrace les institutions politiques, sociales et religieuses de la Chine, avec les principales vicissitudes de son histoire, depuis les environs du vingt-quatrième jusqu'au huitième siècle avant notre ère. Ce n'est pas un tableau complet ; ce n'est même pas une histoire, au sens où, d'ordinaire, nous entendons ce mot. On peut l'appeler plutôt un code de morale et de gouvernement, fondé sur les leçons des révolutions passées, sur les exemples des bons rois et les discours de leurs sages conseillers. L'intérêt principal de ce vieux

---

<sup>1</sup> Cet éditeur fut l'orientaliste Joseph de Guignes, auteur de *l'Histoire des Huns*. [La traduction du Chou-King de Gaubil a été reproduite dans les Livres sacrés de l'Orient par G. Pauthier](#), qui a rétabli, d'après une copie du manuscrit de l'auteur, les passages « corrigés » par de Guignes.

livre est dans les idées religieuses et morales professées par les antiques personnages qu'il met en scène.

p.488 Personne n'ignore que les missionnaires jésuites de Chine, frappés surtout des enseignements du *Chou-King*, ont eu presque tous une opinion très favorable de la religion des anciens Chinois. Et ç'a été pour leurs adversaires un prétexte à de violentes attaques. Gaubil, sur ce point, a pensé comme la grande majorité de ses confrères ; mais les preuves multiples qu'il a données de sa sincérité, on pourrait presque dire de son indépendance scientifique, permettent d'affirmer qu'ici encore il n'a suivi que sa conviction, formée par l'étude personnelle et loyale de tous les documents. Au reste, dans cette controverse, comme dans la question de la science astronomique des anciens Chinois, et d'autres semblables qui, de son temps, passionnaient tant d'esprits, notre missionnaire, aussi modeste que savant, n'a jamais prétendu qu'au rôle d'interprète fidèle des témoignages chinois, laissant au public instruit d'Europe à en tirer les conclusions légitimes. Il se contente donc, dans son *Chou-King*, d'éveiller l'attention sur les passages qui lui paraissent les plus propres à éclairer la grande question, puis de confirmer l'interprétation qu'il en donne par les commentaires chinois les plus anciens et les plus autorisés. Toute polémique proprement dite reste absente de ses notes.

À la vérité, Gaubil était persuadé qu'il ne fallait rien de plus, pour terminer cette dispute aux yeux des hommes de bonne foi, que de leur montrer les textes des *King*, notamment du *Chou-King*, dans un certain ensemble. Et de fait, sa traduction suffit, sans aucun commentaire, pour mettre à néant l'étrange théorie de Visdelou, de Maigrot et de leurs disciples sur l'athéisme et le matérialisme prétendu des anciens livres chinois. <sup>1</sup>

Par exemple, comment concilier avec l'athéisme des principes tels que ceux-ci, qui forment la base même du *Chou-King* ? « Tout pouvoir légitime vient du *Ciel (Tien)* ; les gouvernants sont les ministres, les « ouvriers » du *Ciel* ; le premier devoir du souverain est d'honorer le

---

<sup>1</sup> Voir les *Remarques* de Mgr Visdelou, évêque de Claudiopolis, à la suite de sa [Notice de l'Y-King](#), dans les *Livres sacrés de l'Orient (Panthéon littéraire)*, p. 146 et suiv).

*Ciel* ; les dynasties sont conservées ou rejetées par le *Ciel*, suivant qu'elles sont fidèles à garder et faire garder sa « loi ». Ce qui est dit du « Ciel », Tien, est également affirmé du Chang-ti, « souverain seigneur ; » ou plutôt <sup>p.489</sup> ce second terme tout personnel s'échange constamment avec le premier dans les textes, de manière qu'ils désignent évidemment un seul et même Être suprême. Cet Être ne serait-il que le ciel matériel ou une espèce de destin, aveugle et fatal, comme l'assurait l'évêque de Claudiopolis, trop influencé par l'autorité de quelques commentateurs et les idées des lettrés modernes de la Chine ? C'est là une assertion insoutenable, devant les textes si nombreux où le *Chou-King* attribue au Tien ou Chang-ti un caractère digne du plus pur monothéisme.

Ce n'est pas seulement dans quelques passages plus ou moins douteux, mais à travers tout le livre, que resplendit, sous le nom de Tien ou Chang-ti, l'idée d'un Dieu personnel, principe de toutes choses, auteur et gardien de la loi morale, et dont la providence souverainement intelligente et libre gouverne spécialement l'humanité.

« Le Tien ou Chang-ti voit et entend tout ce qui se passe sur la Terre ; le bien et le mal que font les hommes est « marqué distinctement dans son cœur » comme dans un livre de compte ; tout ce qui est contre la vertu ou la loi morale gravée dans l'âme de l'homme, est aussi contre la loi du Tien ou du Chang-ti ; il récompense ceux qui suivent cette loi et il châtie ceux qui la violent ; d'autre part, sa colère se laisse fléchir par le repentir, et il excite lui-même les coupables à se corriger ; enfin, tous doivent prier le « Ciel » comme l'auteur de tout bien, qui exauce les prières des hommes vertueux, même par des voies miraculeuses.

Il faut ajouter à ces textes ceux qui affirment très nettement la survivance des âmes après la mort : les ancêtres vertueux, est-il dit, sont « dans le ciel », « auprès du Chang-ti » ; ils savent ce qui se passe sur la Terre et peuvent faire du bien à leurs descendants.



En présence de pareilles doctrines, clairement enseignées, nous le répétons, presque à toutes les pages du plus vénéré des livres chinois, les missionnaires jésuites n'étaient-ils pas fondés à dire au célèbre empereur Khang-hi,

« qu'il ne fallait pas que Sa Majesté regardât la religion chrétienne comme une religion étrangère, puisqu'elle était la même dans ses principes et dans ses points fondamentaux que l'ancienne religion dont les sages et les premiers empereurs de la Chine faisaient profession, adorant le même Dieu que les chrétiens adorent, et le <sup>p.490</sup> reconnaissant aussi bien qu'eux, pour le Seigneur du Ciel et de la Terre. <sup>1</sup>

Les docteurs de la Sorbonne, dont pas un ne savait un mot de chinois, ont pu censurer cette proposition ; mais c'est en vain que les adversaires des Jésuites ont tout mis en œuvre pour attirer sur elle les foudres de l'Église. Elle serait condamnable, sans doute, si elle devait signifier que les Chinois sont arrivés, par le seul exercice de leurs facultés naturelles, à cette connaissance si pure de Dieu que les autres peuples ont reçue de la révélation. Mais elle n'a pas ce sens, et les Jésuites n'ont rien dit de semblable. Ce qu'ils concluaient des textes chinois tels que ceux que nous venons de rappeler, c'était que la notion du vrai Dieu, révélée aux premiers hommes, puis altérée dans le monde entier, et qui a été restaurée plus tard par le Verbe incarné, n'avait pas encore été substantiellement corrompue chez les Chinois des âges reculés dont la mémoire est fixée dans le *Chou-King*. Ni l'Écriture sainte, ni la tradition catholique n'interdisent cette supposition.

Par suite aussi, les missionnaires jésuites de Chine étaient parfaitement en droit d'insister sur les rapports entre la doctrine qu'ils prêchaient et celle des *King*, en s'appuyant, pour ainsi dire, sur la vénération qu'inspiraient ces vieux livres pour frayer la voie au christianisme. Ils n'auraient été justement blâmables que, si, après

---

<sup>1</sup> *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine* (composée par le père Charles le Gobien d'après les notes fournies par les pères Gerbillon et Visdelou), [liv. II, p. 104 \(au t. III des Mémoires de la Chine du père Lecomte. Paris 1700\)](#).

avoir posé leur premier enseignement sur une base que les Chinois ne pouvaient rejeter, ils s'étaient arrêtés là et avaient laissé dans l'ombre les dogmes propres à la foi catholique. Mais ceux qui les ont accusés d'avoir ainsi tronqué l'Évangile, les ont odieusement calomniés. Les Ricci, les Verbiest et tous les jésuites de Chine ont exploité les fragments de vérité religieuse contenus dans les *King*, comme saint Paul, les premiers apologistes et les docteurs de l'Église ont exploité ceux qu'ils trouvaient dans les monuments de la sagesse classique, en donnant toujours la grande place à la prédication de Jésus crucifié. <sup>1</sup>

p.491 Combien cette méthode a été fructueuse, il n'est plus besoin de le dire. Le chiffre de près de trois cent mille chrétiens, dont beaucoup de mandarins et de lettrés, que la mission des Jésuites avait atteint après un siècle à peine d'évangélisation, en est une preuve abondante.

Mais la présence d'une doctrine remarquablement pure dans les livres *canoniques* de la Chine, surtout dans le *Chou-King*, et la légitimité de la méthode d'apostolat que le P. Matthieu Ricci avait fondée sur ce fait, sont aujourd'hui, croyons-nous, des questions tranchées, et S. S. Léon XIII donnait naguère une approbation significative aux idées des anciens jésuites sur ce sujet. <sup>2</sup>

Toutefois, il ne faut pas confondre les principes que tous les missionnaires jésuites ont suivis et que nous venons d'indiquer, avec certaines idées singulières que quelques-uns y ont mêlées. Nous

---

<sup>1</sup> Sur la manière dont les premiers missionnaires jésuites instruisaient les Chinois païens, on peut voir *Litteræ Societatis Jesu e regno Sinarum annorum MDCX et XI ad R. P. Claud. Aquavivam...*, auct. P. Nic. Trigautio ej. S. J. ; Augustæ Vindelicorum, 1615 ; p. 17-19 et 237-241.

<sup>2</sup> Bref à MM. Bonnetty et Perny, éditeurs des [Vestiges des principaux dogmes chrétiens, tirés des anciens livres chinois, par le père de Prémare \(V. Annales de philosophie chrétienne, 1878\)](#). Parmi les sinologues de notre temps qui soutiennent que la religion des Chinois était anciennement et reste encore aujourd'hui *monothéiste*, et que leur Chang-ti ou Tien est le « vrai Dieu », il suffit de citer M. James Legge, naguère missionnaire protestant en Chine et actuellement professeur de langue et littérature chinoise à l'Université d'Oxford. (V. ses opuscules [The notions of the Chinese concerning God and Spirits \(Hong-Kong, 1852\)](#), et [A letter to prof. Max Müller, chiefly on the translation of the Chinese terms Ti and Chang-ti \(Londres, 1880\)](#) ; et sa grande traduction anglaise des livres canoniques chinois, plusieurs fois rééditée depuis 1852). Sur la religion primitive des Chinois, en particulier, voir les articles d'un savant orientaliste de l'Université de Louvain, M. le chanoine de [Harlez, dans la Controverse, mai, juin, juillet et août 1884](#).

faisons allusion surtout au *figurisme* du père Bouvet, adopté aussi par le savant père de Prémare et par le père Foucquet. Ces missionnaires voyaient dans les *King*, non des monuments historiques ou philosophiques purement humains, mais de véritables livres inspirés, enseignant tous les dogmes de la vraie religion, retraçant dans leurs récits, non le passé particulier de la Chine, mais l'histoire religieuse de toute l'humanité, c'est-à-dire surtout son élévation primitive et sa chute, et annonçant en même temps la rédemption future par un Dieu-Homme : tout cela sous le voile des *hiéroglyphes* symboliques et des *figures*. Ce système n'a eu que trois ou quatre partisans ; et les plus judicieux d'entre les missionnaires jésuites, notamment les pères Parrenin, Régis <sup>p.492</sup> et Gaubil, l'ont toujours combattu, comme contraire au sens naturel des textes et aux règles de la critique historique. <sup>1</sup>

Les conclusions si favorables que les jésuites ont tirées des *King*, par rapport à la religion des anciens Chinois, ne laissent pas que de donner lieu à certaines objections délicates. Nous devons dire comment le père Gaubil y répondait.

On a opposé, d'abord, les fables cosmogoniques et mythologiques, que la plupart des historiens chinois placent au commencement de l'histoire de leur nation. En effet, avant les temps auxquels se rapportent les récits des *King*, ils font s'écouler des milliers de siècles, qu'ils remplissent à l'aide de fictions non moins étranges que celles dont se composent les cosmogonies et les histoires primitives des Orientaux polythéistes. On infère de là que les Chinois ont dénaturé la tradition primitive comme toutes les nations païennes, et qu'ainsi les jésuites leur ont bien à tort attribué une sorte de privilège à l'encontre. Et l'on conclut enfin, ou que les *King* ne sauraient vouloir dire ce que les missionnaires jésuites y

---

<sup>1</sup> Qu'il nous soit permis de renvoyer à nos articles dans la [Revue du monde catholique](#), [1<sup>er</sup> novembre 1883, p. 370](#) et suiv., et dans les *Études religieuses*, mars 1879, p. 42. C'est tout à fait à tort que Rémusat range le père Parrenin parmi les *figuristes*, comme le montrent les lettres de ce père à Mairan sur l'antiquité chinoise.

lisent, ou qu'ils ne représentent pas les véritables idées des anciens Chinois sur Dieu et sur l'origine des choses.

Gaubil a résolu cette difficulté en passant, mais d'une manière qui paraît entièrement satisfaisante, dans son *Traité de la chronologie chinoise*, surtout dans les importantes notices d'histoire littéraire qui en forment la [seconde partie](#) <sup>1</sup>. Il observe que ces fables, non seulement sont absentes des livres « classiques » proprement dits, qui jouissent seuls d'une autorité indiscutable auprès de tous les Chinois, mais sont encore ignorées par tous les auteurs anciens qui représentent les idées communes de leur temps, et qu'elles ne se montrent d'abord que dans les écrits de la secte du *tao*. Il les rencontre pour la première fois dans les ouvrages d'un fameux docteur de cette secte, nommé Lie-tse, qui florissait sur la fin du cinquième siècle avant notre ère. Mais il <sup>p.493</sup> remarque qu'elles ne passèrent des livres taoïstes dans les histoires nationales que sous la dynastie Han (depuis 206 avant J.-C.), grâce au peu de discernement des lettrés qui présidèrent à la reconstitution des anciens monuments, après les désastres que leur avaient fait subir l'incendie des livres ordonné par Tsin-chi-hoang (213 avant J.-C.) et une longue période de guerres civiles. Encore les premiers grands historiens, comme Sse-ma-tsien (vers l'an 100 avant J.-C.) et Pan-kou (vers 60 après J.-C.), n'en font-ils aucune mention. En résumé, ces fables sont de beaucoup postérieures aux *King*. Elles n'ont, du reste, jamais obtenu le crédit absolu qui est attaché à tous les enseignements de ces livres sacrés. Les Chinois instruits

« ne trouvent pas mauvais (comme s'exprime Gaubil) qu'on dise que l'histoire (chinoise) avant le temps de Fou-hi (le premier empereur mentionné par les *King*) est fabuleuse ; ils le disent eux-mêmes pour la plupart. <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Voir ce traité dans le [XVI<sup>e</sup> et dernier volume des Mémoires concernant les Chinois](#), publié par Silvestre de Sacy en 1814. Rappelons que le père Gaubil avait envoyé l'ouvrage à Fréret, pour l'Académie des inscriptions, dès 1749.

<sup>2</sup> Note inédite à la fin du manuscrit de *l'Histoire de l'astronomie chinoise depuis le commencement de la monarchie chinoise jusqu'à l'an 206 avant J.-C.* (envoyé à Paris en 1754, conservé à la bibliothèque de l'Observatoire, dans la collection de De l'Isle). Mêmes choses à la fin du *Traité de la chronologie chinoise*.

Le savant missionnaire fortifie et complète cette réponse, en découvrant la vraie source des fables taoïstes. Elles sont, en grande partie, d'importation étrangère, et empruntées aux Indous, aux Perses et même aux Juifs ; elles ont été seulement « habillées à la chinoise » et appliquées à des personnages chinois. La ressemblance trop marquée de ces fables avec les récits primitifs et les légendes des peuples qui viennent d'être nommés, le prouve. Gaubil confirme cette pensée à l'aide de certaines indications historiques qui montrent comment les emprunts ont pu avoir lieu. Il rappelle, par exemple, que, d'après les taoïstes eux-mêmes, Lao-kun, leur chef ou du moins le premier de leurs grands docteurs (environ 603 avant J.-C.), aurait visité le Ta-Tsin, c'est-à-dire l'Asie occidentale.<sup>1</sup> D'ailleurs, le commerce et d'autres causes ont souvent amené en Chine des étrangers, qui y ont fait connaître des systèmes religieux, plus ou moins en désaccord avec la tradition nationale, mais séduisants, parce qu'ils parlaient plus à l'imagination que l'enseignement austère des *King*.

p.494 Cette immixtion étrangère a pris, à différentes époques, le caractère de véritables invasions intellectuelles, qui ont modifié dans une large mesure les idées dominantes au pays de Confucius. Notre missionnaire écrit à ce sujet, dans une lettre de 1752 :

« Vers la fin du temps du *Tchun-tsieou* (plus de 470 ans avant J.-C.), ou au commencement et quelque temps après, il paraît qu'il y eut de grands changements et qu'il s'éleva de nouvelles sectes. Plusieurs de ces sectaires défigurèrent l'histoire chinoise et les *King* ou livres classiques ; et il y a apparence que les sectaires dits de *tao* eurent des connaissances des Juifs et de la doctrine de Zoroastre et des brahmanes ; et dès ce temps-là il paraît que des Persans et Juifs etc. entrèrent en Chine. Après le temps de Jésus-Christ, la religion et les livres des brahmanes s'introduisirent en Chine ; plusieurs auteurs chinois prirent

---

<sup>1</sup> [Traité de la chronologie chinoise, p. 132, notes.](#)

beaucoup de ces idées, comme de celles des disciples de Zoroastre, [des] Juifs, [des] Sabéens, etc. <sup>1</sup>

Les recherches des sinologues modernes, combinées avec celles des indianistes, ont pleinement confirmé les vues de Gaubil quant à la présence de nombreux emprunts étrangers, et spécialement indiens, dans la littérature taoïste, ainsi que dans la littérature chinoise plus récente, en général. L'originalité du *Chou-King*, ou son caractère exclusivement chinois, comme le maintenait Gaubil, n'a fait aussi que gagner en évidence. C'est donc bien dans ce livre, et dans les parties réellement antiques des autres *King*, qu'il faut chercher la vraie tradition religieuse de l'ancienne Chine.

Ce n'est pas à dire que les écrits taoïstes n'en contiennent également des parcelles précieuses, mélangées à l'alliage impur et étranger. Gaubil était persuadé qu'ils conservaient un certain nombre de « traditions sur les anciens temps » que la littérature classique a perdues, soit parce que les livres qui les renfermaient ont péri dans le grand incendie de Tsin-chi-hoang, soit même parce que la critique trop positive de Confucius les avait déjà élaguées des *King*, en raison de quelque teinte mythique qu'elles avaient pu prendre en passant de bouche en bouche pendant des siècles. <sup>2</sup> Il observe très bien que beaucoup <sup>p.495</sup> de ces récits, entièrement fabuleux dans leur forme, étaient pourtant fondés sur quelque vérité, mais défigurée. <sup>3</sup> En effet, on ne peut s'empêcher d'y voir plus d'un point de contact avec les premières relations bibliques. Telle est, par exemple, la division des âges primitifs de l'humanité en dix périodes, qui rappelle la succession des dix patriarches de la Genèse. Telle est surtout la relation d'un déluge, causé, durant la neuvième période, par un mauvais prince nommé Kong-Kong, lequel, suivant une autre version, était « un esprit qui paraissait sous la forme d'un dragon ailé ». Ce déluge fut arrêté par

---

<sup>1</sup> Autographe à l'Observatoire, dans la collection de J. de l'Isle. Sous le nom de « Sabéens », il faut sans doute entendre les Parsis, adorateurs du feu. Sous celui de « bracmanes » (brahmes), il faut aussi comprendre les bouddhistes.

<sup>2</sup> [Traité de la chronologie chinoise, p. 4, notes.](#)

<sup>3</sup> [Ouvrage cité, p. 138-139.](#) Cf. p. 276.

Nu-oua, une princesse également douée de pouvoirs merveilleux, qui tua Kong-Kong, et redressa le ciel bouleversé par le déluge, à l'aide d'une pierre de cinq couleurs (l'arc-en-ciel ?).

Les réminiscences traditionnelles qu'on remarquera ici, et bien d'autres semblables, justifient assez les missionnaires qui ont cherché des *vestiges* de la révélation et de l'histoire primitive jusque parmi les fables les plus étranges des livres taoïstes et des ouvrages populaires. Gaubil était loin de condamner en principe cette recherche, quoiqu'il ne fait pratiquée lui même qu'avec beaucoup de réserve.

Il inclinait même à admettre, après plusieurs savants missionnaires, que la forme singulière de ces mythes cosmogoniques et de ces légendes sur les âges primitifs n'était souvent qu'un voile allégorique ou symbolique, recouvrant les traditions véritables :

« Les sectateurs du tao, dit-il, ont fait de Fou-hi, Chi-nong et autres des monstres tenant du bœuf, du serpent, du dragon, de l'homme ; on peut dire que ces auteurs ont voulu faire des allégories. De même, quand ils ont dit que ces premiers princes chinois sont nés miraculeusement sans commerce de la femme avec l'homme, ils ont voulu leur donner une origine céleste et les élever au dessus des hommes ordinaires ; mais par là ils n'ont prétendu dire autre chose, sinon que ces princes eurent des qualités et des vertus qui les rendaient dignes d'être les maîtres de l'empire.

Il sera plus vraisemblable, peut-être, de regarder ces « allégories », non comme le produit calculé des réflexions de quelques sages, mais comme la résultante naturelle des habitudes de pensée et de parole vive et imagée, qu'on est en droit de supposer aux premiers dépositaires de la tradition primitive. <sup>p.496</sup> Ainsi entendue, la méthode d'interprétation insinuée par Gaubil a certainement un fondement sérieux. Il est vrai que dans l'application il est très facile d'excéder, et nous avons déjà vu que plusieurs missionnaires, moins prudents que le père Gaubil, n'ont pas évité cet écueil.

Mais en voilà bien assez, croyons-nous, pour prouver que les légendes mythiques existant à côté de l'enseignement sobre et positif du *Chou-King*, confirment plus qu'elles n'infirmement la valeur de la tradition religieuse et historique des Chinois.

Ne pourrait-on, cependant, échapper à la nécessité d'accorder à ce peuple une fidélité si remarquable à la tradition primitive, en supposant qu'il a emprunté la doctrine de ses *King* aux Juifs. Cette hypothèse a déjà été émise autrefois, et par le savant père Étienne Souciet, entre autres, à ce qu'il paraît. On vient de voir que le père Gaubil admettait l'influence des Juifs sur les taoïstes :

« La secte de *tao*, dit-il encore, a pris beaucoup de l'ancienne religion des Perses, et elle a abusé de plusieurs traditions et traits d'histoire des Juifs, par exemple sur Enoch, le Paradis terrestre, l'arbre de vie et autres choses, qu'elle a voulu appliquer à l'histoire chinoise et au pays de la Chine. <sup>1</sup>

Mais il n'aurait jamais consenti à voir des emprunts semblables dans les *King*, et surtout dans le *Chou-King*, dont les parties les plus anciennes ont été écrites, selon lui, deux mille ans ou plus avant l'ère chrétienne. De fait, l'antiquité, en tout cas très grande, de ces livres et leur différence radicale d'avec toute la littérature juive, s'opposent absolument à une pareille hypothèse.

Nous devons, ici, ajouter quelques lignes sur le sujet si curieux des Juifs de Chine. On sait que les Lettres édifiantes ont parlé à différentes reprises de cette colonie lointaine d'Israël. Le morceau le plus intéressant est un mémoire rédigé par le père Gabriel Brotier, et publié dans le XXXI<sup>e</sup> recueil de ces Lettres, en 1774, après avoir paru d'abord dans le Tacite édité par ce savant Jésuite. On y trouve résumées toutes les informations que les jésuites missionnaires en Chine ont pu recueillir, p.497 depuis le commencement du dix-septième siècle, sur les

---

<sup>1</sup> [Ouvr. cité, p. 132](#). Les taoïstes ont pu emprunter quelques-unes de ces « traditions » à l'Inde, s'ils ne les ont pas trouvées en Chine même. Mais Hoainan-tse, qui vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne, paraît avoir connu le miracle de la rétrogression du soleil, dont parle la Bible (Isai. XXXVIII, 8 ; II Reg., XX, 11) ; il l'a transporté dans l'histoire chinoise.



juifs du Céleste Empire. Une grande part y est faite avec raison au père Gaubil. En effet, c'est lui qui, après avoir visité la fameuse synagogue de Khai-fong-fou et longuement interrogé les juifs, le 24 mars 1723, a donné, avec divers détails précieux, la première traduction complète des quatre inscriptions chinoises, qu'on voyait à l'intérieur de cet édifice et qui racontaient l'histoire de la colonie. Il adressa le tout au père du Halde, le 18 août de la même année 1723 ; il envoya encore quelques renseignements supplémentaires à ce Père, le 9 septembre 1725.

Le point le plus important à éclaircir, par rapport à ces Israélites, c'était la date de leur arrivée en Chine. Gaubil a pu résoudre ce problème à l'aide des inscriptions. Nous devons, à ce sujet, relever une erreur du mémoire des *Lettres édifiantes* que nous indiquons tout à l'heure. On y lit :

« Les juifs ont dit constamment à tous les missionnaires qu'ils étaient entrés en Chine sous la famille des Han (qui régnèrent de l'an 206 avant, jusqu'à l'an 220 après J.-C.) ; et leurs monuments disent la même chose.

Le père Gaubil, au contraire, a toujours écrit que la plus ancienne des inscriptions de la synagogue, datée de l'an 1444 de notre ère, rapporte l'arrivée des premiers juifs en Chine à l'époque de la dynastie Tcheou, qui a cessé de régner 250 ans avant Jésus-Christ. D'ailleurs, cette donnée lui paraît mériter toute confiance. Pour fixer une date plus précise, il place cet événement dans les derniers temps des Tcheou. Gaubil a exprimé cette opinion, avec ses raisons à l'appui, non seulement dans la relation envoyée au père du Halde, mais encore dans son *Traité de la chronologie chinoise*, dans un court mémoire adressé en 1746 à l'Académie de Saint-Pétersbourg et plus d'une fois dans sa correspondance <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> [\*Traité de la chronologie chinoise\*, p. 267](#). Une copie du mémoire envoyé à Saint-Pétersbourg est dans la collection de J. de l'Isle, à l'Observatoire. Le père Gaubil envoya encore un écrit sur les juifs de Chine à Th. Birch, secrétaire de la Société Royale de Londres, en 1755.

Quant à l'espoir, dont on s'était flatté quelque temps, de trouver, soit dans les manuscrits de la Bible que possédaient ces juifs, soit dans leurs traditions, des lumières nouvelles sur certaines leçons controversées du texte hébreu, sur les chiffres de la chronologie biblique, etc., il a été presque entièrement déçu. On ne peut guère signaler, comme résultat de quelque <sup>p.498</sup> importance en ce genre, que la détermination, à vrai dire encore hypothétique, des époques d'Abraham et de Moïse. D'après un passage de l'inscription déjà citée, où Gaubil croit reconnaître la marque d'une tradition remontant aux Tcheou, elles tomberaient aux environs de l'an 2146 et de l'an 1649 avant Jésus-Christ, respectivement.

Une autre observation, qui a son prix, c'est que les inscriptions judéo-chinoises emploient couramment le nom de Tien pour désigner le Dieu de la loi mosaïque, et insistent, en divers endroits, sur l'accord de la croyance religieuse des Juifs avec la doctrine des anciens livres chinois.

La question de la première évangelisation de la Chine n'est pas sans connexité avec notre sujet actuel. Gaubil s'en est occupé surtout dans les notes de son *Histoire de la dynastie Tang*. Tout le monde a entendu parler de la grande inscription syriaque et chinoise trouvée en 1625, à Si-gan-fou, l'ancienne capitale des Tang (618-909 après Jésus-Christ), dans le Chen-si. Cette inscription, datée de l'an 781 de notre ère, rapporte qu'un missionnaire, appelé Olopen (nom syriaque bien caractérisé), était venu annoncer la religion chrétienne dans le nord-est de la Chine dès l'an 635, et que plusieurs empereurs avaient favorisé la propagation de l'Évangile en Chine. L'authenticité de ce curieux monument, après avoir subi bien des discussions, où n'ont point manqué les attaques contre les jésuites qui l'avaient fait connaître à l'Europe, est aujourd'hui hors de conteste <sup>1</sup>.

Il est vrai que l'histoire officielle des Tang ne parle pas explicitement de l'arrivée des missionnaires chrétiens ni de la

---

<sup>1</sup> Voir la note de M. Cordier, *Bibliotheca sinica*, t. I, col. 328-329.

protection que les empereurs leur auraient accordée. Mais Gaubil observe que « ce n'est pas une raison de révoquer en doute ce que le monument en rapporte ». Il montre, en effet, que les historiens chinois ont, de tout temps, confondu les religions étrangères, en comprenant, par exemple, Jésus-Christ et Bouddha sous le même nom de *Fo*, et les prêtres chrétiens et bouddhistes sous le nom commun de *bonzes*.

« Cela étant, continue-t-il, ce qu'on a vu rapporté par l'histoire de la dynastie Tang sur l'attachement des empereurs au culte de Fo et des esprits, sur les largesses aux bonzes et à leurs temples, sur leurs prières à Fo, sur les sermons des bonzes, etc., peut fort <sup>p.499</sup> bien regarder quelquefois les religieux ou prêtres chrétiens, ou leurs églises, le culte de Jésus-Christ, des saints, des anges et de Dieu. <sup>1</sup>

Au reste, les indices positifs de l'existence d'une chrétienté chinoise considérable ne manquent pas entièrement dans les annales des Tang. Notre missionnaire le fait voir en discutant à nouveau le fameux édit rendu par l'empereur Ou-Tsong, en 845, pour réduire le nombre des ministres des religions étrangères, parmi lesquelles est nommée celle du Ta-Tsin, c'est-à-dire la religion chrétienne. <sup>2</sup>

Un détail digne de remarque, c'est que les premiers apôtres de la Chine, au septième et au huitième siècles, paraissent avoir gagné le bon accueil qu'ils reçurent par leurs connaissances en mathématiques, et spécialement en astronomie, tout comme les missionnaires jésuites au seizième siècle. <sup>3</sup>

L'introduction de l'Évangile en Chine, à une date si ancienne, n'est certainement pas restée sans influence sur les idées des docteurs chinois,

---

<sup>1</sup> [Abrégé de l'histoire de la grande dynastie Tang, 2<sup>e</sup> partie, dans le t. XVI des Mémoires concernant les Chinois, p. 379](#) ; cf. p. 6 et 229.

<sup>2</sup> [Ibid., p. 227](#). Cet édit avait déjà été publié par le père du Halde ([Description de la Chine, t. II, p. 496](#)). De Guignes l'a reproduit dans son mémoire lu à l'Académie des inscriptions, le 7 décembre 1753 ([Mém. de l'Ac., t. XXX, p. 802](#)).

<sup>3</sup> [Abrégé de l'histoire de la grande dynastie Tang, dans les Mémoires, etc., t. XV, p. 436](#) note et [t. XVI, p. 381](#).

même de ceux qui n'ont pas été convertis. On pourrait déjà l'induire des faits dont Gaubil et ses confrères ont été eux-mêmes témoins :

« Nous avons vu de nos jours, dit ce missionnaire dans la lettre déjà citée de 1752, plusieurs livres chinois où, sans nommer la religion chrétienne, des lettrés ont profité des connaissances de l'Écriture et de nos dogmes pour faire leurs livres.

La conclusion à tirer de là et des autres emprunts que nous avons signalés d'après Gaubil, c'est que les Chinois, en dépit de leur attachement profond à leurs institutions antiques, sont loin d'être aussi rebelles qu'on l'a souvent supposé, aux influences étrangères. Notre missionnaire conclut donc lui-même avec grande raison :

« Cela étant, j'ai vu qu'il fallait user nécessairement de critique dans ce qu'on rapporte de la religion chinoise, de ses mœurs, lois (des mœurs, lois de la Chine), etc. Il faut voir en quel temps vivait l'auteur dont on parle, et le temps des <sup>p.500</sup> livres qu'il cite. Avec cette critique, on voit souvent que ce qu'on appelle chinois est dans son origine persan ou sabéen, ou juif, ou brahmane, ou chrétien, mais habillé à la chinoise. Pour cette critique il faut être au fait de tout ce qui est écrit dans les annales et autres livres, de ce qui est venu ici (en Chine) d'ailleurs, et ranger cela selon le temps. Ce que je dis des lois, usages, il faut le dire des sciences et des arts.

Toutes les études de Gaubil sur l'antiquité chinoise ne sont que l'application consciencieuse et savante de ces sages principes de critique.

C'est encore à l'aide de ces principes qu'il a pu résoudre une dernière difficulté, la plus spécieuse de celles que soulève l'examen de la doctrine religieuse des *King*. Il ne dissimule pas qu'on trouve même dans ces livres des passages qui semblent peu en harmonie avec une idée saine de la divinité. Mais il observe que le seul des quatre grands *King* où les éléments superstitieux soient nombreux et évidents, le *Li-Ki* ou « livre des rites », a été « fort défiguré et altéré » dans la suite des

temps ; qu'il a reçu un grand nombre d'additions, souvent « absurdes », après la révision de Confucius ; enfin, qu'il a été brûlé par Tsin-chi-hoang, et qu'« on n'est pas bien au fait sur les mesures qu'on prit après l'incendie pour avoir l'ancien livre ». C'est assez dire que les témoignages tirés du *Li-Ki* sont de peu de poids, pris isolément, et ne valent que contrôlés par « l'histoire et les autres livres classiques. <sup>1</sup>

Gaubil parle autrement du *Chou-King*, dont l'authenticité n'est pas douteuse, hormis quelques passages peu importants. Mais aussi, dans ce livre, les morceaux incriminés comme superstitieux sont parfaitement susceptibles d'une bonne interprétation. Le missionnaire le fait voir par la comparaison des textes, aussi bien que par l'autorité des meilleurs commentateurs chinois, notamment de Confucius lui-même.

Les passages les plus embarrassants sont ceux où il est question des sacrifices aux « Esprits » et des « cérémonies » en l'honneur des ancêtres défunts. Le père Gaubil reconnaît que « le culte des Esprits a été de tout temps en usage à la Chine », mais non comme un culte divin ; on n'honorait les esprits que comme les ministres du Tien ou Chang-Ti. Quant aux « cérémonies » qui p.501 se faisaient dans la « salle des ancêtres », et devant les tablettes qui portaient leurs noms, elles n'avaient pas, en général, un autre but ni une autre signification que les témoignages de vénération et de gratitude que nous donnons nous-mêmes à la mémoire de nos morts. La justesse de cette explication est confirmée par un ancien livre, composé peu après la mort de Confucius, par un de ses disciples, et très estimé en Chine. Gaubil le cite en ces termes :

« Le *Koue-yu* dit nettement que les cérémonies faites aux anciens empereurs comme Ven-vang, Tchîn-tang, Yu, Chun, Yao, Ty-ko, Tchouen-hiu, Hoang-ti, et à de grands et illustres princes et mandarins, sont pour reconnaître les services importants qu'ils ont rendus à l'empire. <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> [Traité de la chronologie chinoise, p. 87.](#)

<sup>2</sup> [Traité de la chronologie chinoise, p. 102.](#)

Du reste, s'il était vrai (comme on l'a prétendu, sans preuves bien solides) que les anciens Chinois invoquaient réellement leurs ancêtres, comme nous invoquons les saints,

« il faut se ressouvenir, dit Gaubil, que, selon les anciens Chinois, les âmes des gens illustres par leur vertu étaient devant le Chang-ti et que le Chang-ti étant le souverain Seigneur, les esprits et les âmes des gens morts vertueux ne pouvaient rien sans l'ordre du Chang-ti. <sup>1</sup>

Ce n'était donc pas là, nécessairement, un culte superstitieux.

Toutefois notre missionnaire ajoute :

« On ne prétend pas répondre de quelques fausses idées que plusieurs Chinois auront pu se former sur l'état des âmes après la mort et sur ce qu'elles peuvent.

Le père de Mailla observait, avec non moins de raison, sur le même sujet :

« Doit-on être surpris de trouver des erreurs dans les particuliers parmi les peuples idolâtres, sur le point de leur croyance, tandis qu'on en trouve tant dans le christianisme ?

Gaubil reconnaît même que l'altération de la pureté primitive du culte des Esprits et des ancêtres a pu aller très loin et être presque générale à certaines époques. Mais il remarque que les faits de ce genre sont expressément notés, dans les annales chinoises, comme des atteintes à la tradition nationale, et que, dans tous les temps, la corruption a été combattue par les lettrés les plus estimés, au nom des doctrines antiques, ou même réprimée par <sup>p.502</sup> l'autorité des princes, de manière à empêcher l'erreur et la superstition de prescrire. <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> [Note sur le chap. VII de la III<sup>e</sup> partie du Chou-King](#). Gaubil proteste contre la supposition souvent faite, que les Chinois regardent les tablettes comme le « siège de l'âme » ; elles ne sont pour eux qu'un « signe », rappelant leurs aïeux défunts au souvenir.

<sup>2</sup> [Traité de la chronologie chinoise, 2<sup>e</sup> partie, passim](#) ; Hist. des Tang, à l'an 725, note 2<sup>o</sup> et *pass.* — Le sinologue Pauthier a publié dans les [Annales de philosophie chrétienne \(5<sup>e</sup> sér., t. III\) une savante lettre du père de Prémare](#), qui prouve la perpétuité de la tradition monothéiste des Chinois par de nombreux textes des lettrés ayant vécu du douzième au seizième siècle de notre ère, avant l'arrivée des missionnaires jésuites. Voir aussi Legge, *A letter*, etc., déjà cité.

Hâtons-nous de faire observer que ces explications ne contredisent en rien les décrets du Saint Siège, qui ont interdit aux missionnaires et aux chrétiens de Chine l'emploi des noms Tien et Chang-ti pour désigner le vrai Dieu, ainsi que la participation aux cérémonies que les Chinois infidèles font en l'honneur des morts et des ancêtres. Ces décrets ne contiennent aucun jugement sur le caractère du culte du Tien et des défunts, tel qu'on le trouve dans les *King* ou dans la pratique ancienne de la Chine. Ils ne parlent que de la pratique actuellement en vigueur.

Les missionnaires jésuites ont toujours hautement reconnu que des observances plus ou moins superstitieuses se mêlaient aux « cérémonies » des Chinois modernes. Mais ces observances, qu'ils n'ont jamais permises à leurs néophytes, n'étaient, selon eux, que des additions faites aux cérémonies primitives, surtout sous l'influence des sectes taoïstes et bouddhistes, et en opposition avec la vraie tradition nationale, aussi bien qu'avec l'enseignement formel des *King* authentiques. D'ailleurs, suivant ce qu'ils croyaient savoir, ces rites intrus étaient considérés par tous les Chinois instruits comme accessoires et facultatifs, et n'étaient imposés par aucune loi. Voilà pourquoi le père Matthieu Ricci et ses successeurs avaient permis aux chrétiens les « cérémonies » vraiment traditionnelles qui tiennent tant au cœur de tous les Chinois, à la condition d'omettre tout ce qui s'y était mêlé de superstitieux.

Nous devons avouer que le Saint Siège, après avoir approuvé cette conduite, dans les réponses de la S. Congrégation de l'Inquisition, confirmées par Alexandre VII en 1656, a forcé les missionnaires d'y renoncer, par les décisions de Clément XI et de Benoît XIV. En effet, ces deux papes ont également prohibé les rites que les jésuites éliminaient et la plupart de ceux qu'ils permettaient. Toutefois, on ne saurait dire que la distinction qu'ils avaient cru <sup>p.503</sup> pouvoir établir entre les divers rites soit *condamnée*, c'est-à-dire déclarée fautive et de nulle valeur en soi. Il n'est pas même vrai d'affirmer (comme l'ont si souvent fait les adversaires des Jésuites) que la pratique des premiers missionnaires de la Chine a été réprochée comme contraire à la pureté

de la foi ou de la morale catholique. La Constitution *Ex illa die* de Clément XI (1715) et la Bulle *Ex quo* de Benoît XIV (1742) sont des décrets disciplinaires, où l'on ne trouve aucune des formules caractéristiques d'une définition doctrinale<sup>1</sup>. L'autorité suprême ecclésiastique possède le droit (qu'elle a exercé en divers temps) d'interdire des coutumes particulières, quoique bonnes ou du moins indifférentes en elles-mêmes, s'il lui paraît expédient, soit pour le bien spirituel des fidèles, soit simplement pour la paix de l'Église. Le dernier motif a été pour beaucoup dans les décisions que nous venons de rappeler, — si même il ne les a déterminées presque seul, comme nous pourrions le soutenir, croyons-nous, avec de bons arguments. Mais il serait hors de propos, ici, d'entrer plus avant dans ce sujet. Revenons au père Gaubil.

Il n'est pas douteux qu'en théorie, le savant missionnaire ne jugeât la question des *rites chinois* comme l'avaient jugée presque unanimement ses prédécesseurs dans la mission jésuite. Mais l'on se tromperait fort, si l'on pensait que cette fameuse querelle tient beaucoup de place, soit dans sa correspondance, soit dans ses autres écrits. Quand il vint en Chine, elle était déjà tranchée pour la pratique. Gaubil s'est soumis pleinement aux décisions du Saint Siège, avec tous ses confrères, du reste. En 1726, parlant de certaines accusations portées à Rome contre les jésuites de Chine, il écrit à un des principaux membres de sa Compagnie à Paris : « À Dieu ne plaise que nous soyons désobéissants au Saint Siège, que nous prétendions faire révoquer ou suspendre ses décrets ! » Nous n'avons pas trouvé, même dans les parties les plus intimes de sa correspondance, un seul mot qui démente ce cri de son âme loyale.

Que l'obéissance lui ait été quelquefois pénible, nous ne voudrions pas le nier. Il ne pouvait pas ne point voir, et ne point ressentir douloureusement quelquefois, l'action paralysante que p.504 la

---

<sup>1</sup> Il est vrai qu'incidemment Clément XI a déclaré que les cérémonies des équinoxes étaient « entachées de superstition », *tanquam superstitione imbutis* ; mais les jésuites n'avaient jamais permis ces cérémonies.



prohibition des *rites* exerçait sur le progrès de l'Évangile. Précisément dans la lettre que nous venons de citer, après avoir dit que parmi les chrétiens de Péking, qu'il évalue à environ sept mille, trois mille seulement approchent encore des sacrements, il ajoute :

« Dans ce nombre (des 3.000) il n'y a que quatre ou cinq petits mandarins, deux ou trois lettrés ; le reste est composé de pauvres gens... Et je ne vois pas trop comment dans les circonstances un mandarin et un lettré peut fréquenter les sacrements et observer les décrets de N.-S. P. le Pape. Les princes chrétiens dont vous avez su la ferveur et les malheurs, deux autres princes qui sont ici, ont renoncé à leurs charges et à leur emploi pour vivre en chrétiens. Ainsi on ne baptise que de pauvres gens. Les lettrés et gens en place qui voudraient se faire chrétiens nous quittent dès lors que, selon les ordres du Souverain Pontife, nous leur publions les décrets, même avec les permissions que laissa M. le patriarche Mezzabarba. <sup>1</sup>

Ces paroles ne sont pas une plainte, beaucoup moins encore une révolte. Gaubil était trop pénétré de l'esprit religieux pour récriminer contre les ordres du Vicaire de Jésus-Christ. Rien, au contraire, ne lui était plus sensible que de savoir les jésuites de Chine trop souvent tenus en suspicion à Rome même, pour une rébellion qui n'exista jamais que dans les accusations de leurs adversaires passionnés. Cependant, même à l'égard de certains rivaux dont la principale occupation en Chine était d'épier les jésuites et de rédiger des dénonciations calomnieuses contre eux, notre missionnaire n'oublia jamais les lois de la charité. À ce propos, une de ses lettres inédites nous apprend un fait qui, bien que sans importance en soi, paraîtra significatif à ceux qui sont un peu au courant de l'histoire des controverses de Chine durant la première moitié du dix-huitième siècle.

---

<sup>1</sup> Lettre au père Magnan, procureur des missions. Péking, 6 novembre 1726 (Archives des jésuites de Paris). Mgr Mezzabarba fut légat en Chine en 1720-1722. Les permissions qu'il accorda, pour tempérer les prohibitions de Clément XI, ne furent retirées qu'en 1742 par la Bulle *Ex quo* de Benoît XIV.

Gaubil écrit au père Cayron, son ancien maître des novices à Toulouse, le 2 novembre 1739 :

« On a ici fait la solennité de la canonisation de saint Régis durant trois jours ; on a prêché une fois, j'ai fait le sermon en chinois... Un missionnaire lazarisite a fait aussi la <sup>p.505</sup> solennité de la canonisation de saint Vincent (de Paul) ; il y a eu un sermon, je l'ai encore fait en chinois.

Ce missionnaire lazarisite était Don Théodoric Pedrini, Italien, que Gaubil, dans une lettre de 1725, appelle « notre grand ennemi » ; non sans raison, car, sous l'empereur Kang-hi, dont il eut quelque temps la faveur, Pedrini avait fait jouer tous les ressorts d'un esprit intrigant pour discréditer les jésuites auprès de ce prince. Nous devons ajouter que, sans doute par l'effet de la charité chrétienne du père Gaubil et de celle de ses confrères, qui soignèrent Pedrini durant une grave maladie en 1741, le grand ennemi des jésuites finit par devenir un véritable ami dans ses dernières années.

## II

### HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DE LA HAUTE ASIE

@

Malgré la valeur immense d'un monument, de l'antiquité tel que le *Chou-King*, et la portée considérable des faits d'histoire religieuse et morale que nous y relevons, il ne serait pas inexact de dire que les annales chinoises sont encore plus intéressantes par ce qu'elles nous apprennent sur les peuples et les pays étrangers, que par ce qu'elles nous révèlent de la vie intérieure de la nation. C'est ce que le père Gaubil a eu le mérite de prouver le premier d'une manière bien sensible. Dans presque tous ses grands travaux historiques, après la version du *Chou-King*, dans l'histoire de la dynastie mongole de Chine, dans celle de la dynastie Tang, etc., il a porté son attention principale sur les rapports de l'empire céleste avec l'extérieur. Nous allons

montrer brièvement quelles nouvelles informations il a su tirer des documents que les Chinois ont conservés sur cette partie de leur histoire. C'est dans ce champ, nous l'avons déjà dit, que les recherches du savant missionnaire ont été le plus originales et le plus utiles au progrès des sciences historiques.

Gaubil fut frappé, à la première lecture des histoires chinoises, de la grande place qu'y tenaient les populations demi-sauvages de l'Asie centrale et orientale. Il soupçonna immédiatement que ces barbares désignés par les Chinois sous les noms de Tata, Mongou, Tou-kue, Hiong-nou, lesquels avaient harcelé le Céleste Empire depuis les temps plus reculés, étaient les mêmes qui, sous <sup>p.506</sup> les noms de Huns, de Tartares, de Mongols et de Turcs, ont à différentes époques inondé et ravagé l'Asie, et même subjugué une partie de notre Europe. Il ne tarda pas, en effet, à découvrir dans les annales chinoises des relations expresses et contemporaines des expéditions de Gengishkan et de ses Mongols, des conquêtes des Turcs dans l'Asie occidentale, etc.

Il s'empressa de faire part de ses trouvailles au père Ét. Souciet et au père J.-B. du Halde, en leur envoyant, dès 1725, un *Abrégé de l'Histoire chinoise des Yuen*, ou des empereurs mongols de Chine (1279-1368).

« L'histoire chinoise, écrit-il à cette occasion au père Souciet, me paraît mettre mieux au fait sur le pays des (Tartares Mongols) et leur origine et les expéditions de Gentchiscan en Tartarie et en Chine ».

Dans la même lettre, qui est datée du 12 septembre 1725, il priait son correspondant de lui procurer « un bon livre sur l'histoire de Perse et l'origine des Turcs » ; il donna la raison de cette demande dans une lettre du 21 octobre de l'année suivante :

« C'est, dit-il, qu'il me paraissait voir dans l'histoire de cinq petites dynasties (chinoises) avant les Tang et dans celle des Tang (618-907) beaucoup de choses regardant les anciens Turcs et Perses. C'est une réalité ; et ce point bien développé

vous fera bien du plaisir, aussi bien qu'à ceux qui aiment l'histoire et l'ancienne géographie de ces peuples. <sup>1</sup>

On sent, dans ces derniers mots, la joie naïve du chercheur heureux. Au reste, le jeune missionnaire était bien en droit de penser que sa découverte devait « faire plaisir » à tous les vrais amis de l'histoire. C'était, en réalité, une mine d'or qu'il venait d'ouvrir. Pour le comprendre, il faut se rappeler ce qu'on savait en Europe, au commencement du dix-huitième siècle, sur l'histoire et la géographie de la haute Asie. Tout se réduisait, comme l'a bien dit Abel Rémusat,

« pour l'antiquité, à quelques traditions incohérentes, éparses dans les écrits des géographes grecs ; pour les temps plus rapprochés, à un petit nombre de faits relatifs aux peuples de l'Asie orientale qui avaient eu des rapports avec l'empire romain, et pour le moyen âge, à divers récits des voyageurs qui avaient conservé le souvenir des conquêtes de Tchingkiskhan et de ses successeurs. Ces matériaux incomplets, sans suite et sans liaison, ne pouvaient servir à reconstituer, <sup>p.507</sup> d'une manière tant soit peu satisfaisante, l'histoire de tant de nations qui ont perdu leurs annales, si jamais elles en ont possédé. La véritable source était encore inconnue... Les historiens de la Chine, dont la succession non interrompue embrasse une série de vingt-cinq siècles, n'ont jamais négligé de recueillir, sur les contrées voisines de cet empire, les renseignements qui pouvaient se rapporter à l'histoire et à la géographie ; ils ont même formé, de ces renseignements, des collections qui renferment, en réalité, les chroniques complètes de la haute Asie, depuis deux mille ans. Il n'y a que ces recueils où l'on puisse chercher la solution d'une foule de questions historiques qu'il serait difficile et souvent impossible d'éclaircir sans ce secours. <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Cette lettre et la précédente, ainsi que le manuscrit original de l'Abrégé d'histoire des Yuen, sont dans les archives déjà indiquées.

<sup>2</sup> [\*Nouveaux Mélanges Asiatiques\*, t. II, p. 245-246.](#)

C'est au père Claude de Visdelou que Rémusat attribue le mérite d'avoir *découvert* cette source et d'y avoir *puisé le premier*. Peut-être a-t-il raison ; car Visdelou a précédé Gaubil de plus de vingt ans en Chine, et son *Histoire de la grande Tartarie*, qui n'a été publiée qu'en 1774, a dû être terminée en manuscrit dès 1718, dix années avant que Gaubil envoyât en France son premier grand travail sur les tribus de la haute Asie. Mais on peut affirmer, croyons-nous, que le second de ces missionnaires n'a jamais profité de l'œuvre du premier. Visdelou avait quitté la Chine en 1707 ; c'est à Pondichéry, dans l'Inde, qu'il a écrit, du moins achevé son *Histoire de la Tartarie*, alors que tous les rapports étaient rompus entre lui et ses anciens confrères.

Gaubil, qui fit toujours bon marché des honneurs de la priorité, a de lui-même fait remonter aux pères Gerbillon et Martini la première idée de ces recherches.

Voici, en effet, ce qu'il écrit au père Ét. Souciet, en lui notifiant l'envoi de son *Histoire de Gentchiscan et des empereurs mongols de Chine*, le 8 août 1728 :

« Les noms défigurés en chinois, le défaut de connaissance de l'histoire et de la géographie orientale etc., ont empêché plusieurs missionnaires de reconnaître (dans les livres chinois) les expéditions de Gengiskhan, de Houlagou, de Batou. Dans le premier voyage que fit le père Gerbillon en Tartarie, il s'aperçut bientôt qu'il était parmi les Gengiscaniens, et la lecture de l'histoire chinoise en tartare, avec ce qu'il sut des princes tartares eux-mêmes, le mit bientôt au fait sur les Mongous (*Mongols*), et sans les occupations qui p.508 l'accablèrent, il y a apparence que cet illustre missionnaire nous aurait laissé quelque chose d'excellent, non seulement sur les Mongous d'aujourd'hui, mais encore sur ceux d'autrefois. Le père Martini, dans son *Atlas*, promet une histoire des Mongoux gentchiscaniens... ;

je ne sais s'il l'a faite, mais du temps qu'il fit son *Atlas*, ses idées n'étaient pas exactes sur le sujet. <sup>1</sup>

Si le père Gaubil n'a pas été le premier à chercher dans les vieilles annales chinoises les informations qui ont tant ajouté à nos connaissances sur les pays et les peuples de la haute Asie, nul, du moins, n'avait encore si bien compris l'importance de cette source, et nul ne l'a exploitée d'une manière plus profitable pour la science. Sans parler des essais informes des pères Martini et Gerbillon, l'ouvrage de Visdelou n'est guère qu'une vaste compilation, où l'auteur s'est à peu près contenté de traduire les historiens chinois, sans aucun éclaircissement. Gaubil, au contraire, a fait un choix : il n'a pris, dans ces longs récits d'un intérêt inégal, que les faits d'une portée réelle pour l'histoire. Il s'est surtout efforcé de ne rien laisser d'obscur dans les documents qu'il traduisait. Ainsi il a eu soin de rapprocher les diverses relations des mêmes événements pour les éclairer les unes par les autres ; il a perpétuellement comparé les récits chinois avec les renseignements parallèles fournis, soit par les écrivains byzantins et arabes connus de son temps, soit par les voyageurs occidentaux, tels que Marc Polo, Rubruquis, etc. Enfin, il a donné une attention particulière à l'identification des noms et des positions géographiques : tâche épineuse dont Visdelou s'était à peu près dispensé, mais que Gaubil a remplie avec une application bien méritoire et un bonheur remarquable.

Passons maintenant rapidement en revue ses travaux dans ce domaine. L'abrégé de l'histoire des Yuen n'avait été envoyé par Gaubil, pour ainsi dire, qu'à titre de spécimen. En tout cas, ce n'était qu'une ébauche qu'il s'occupait d'achever. Il en avait prévenu les deux destinataires en 1725 ; et en 1726, le 21 octobre, il avertit le père Souciet qu'il vient de terminer la traduction complète de cette histoire et qu'il la fait corriger par le père Parrenin. Il parle en même temps des

---

<sup>1</sup> Le père Gerbillon a ébauché les grands traits de l'histoire des Tartares connus des Chinois, dans quelques notes publiées par le père du Halde ([Description de la Chine, t. IV, p. 33-60](#)).

nouveaux documents qui lui p.509 servent à perfectionner son essai, surtout dans la partie géographique : il a trouvé, dit-il,

« l'astronomie des Tartares occidentaux (Mongols), la description de leurs instruments, leurs observations, le catalogue de plusieurs latitudes et longitudes de leurs villes, les noms des pays et des villes qu'ils ont conquis dans le Turkestan, [la] Transoxane, [le] Kouaresme, [la] Perse, [la] Syrie, [la] Mésopotamie, [la] Russie et [les] pays nord et nord-est de la Caspienne.

Le résultat final de tout ce travail ne put être expédié à Paris qu'en 1728. Le père Souciet ne le reçut qu'en septembre 1729, et il n'avait pas cru devoir l'attendre pour donner au public instruit une première idée des découvertes de son jeune confrère. Le premier volume des *Observations mathématiques*, etc., qui parut en 1729, contenait l'*Abrégé chronologique de l'histoire des cinq premiers empereurs mongols tiré de l'histoire chinoise par le père Gaubil*. L'éditeur y avait encore joint un certain nombre d'observations géographiques sur le Tibet, la Corée, le Turkestan oriental, le pays des Éleuthes (la Dzoungarie) et d'autres, également extraites de la correspondance de Gaubil. Le missionnaire n'avait pas compté voir tout cela imprimé si vite ; il aurait préféré qu'on eût attendu les améliorations et les compléments qu'il avait fait espérer. Ce qui contribuait à rendre la surprise assez désagréable, c'est que la publication, imparfaitement surveillée par le père Souciet, était pleine de fautes qui dénaturaient les informations de Gaubil, surtout dans la partie géographique. Pour une fois que ses éditeurs s'empressèrent trop (cela ne leur arriva plus jamais), ils lui firent un tort réel. En effet, ces premiers mémoires, quoique remplis de détails neufs et intéressants, étaient singulièrement dépassés et, sur plusieurs points, rectifiés par ceux que le missionnaire envoyait en 1728. Il est naturel que dans ses premiers essais, abordant un terrain presque inexploré, il n'ait pu souvent que tâtonner et qu'il se soit même trompé quelquefois. Mais de plus, de 1725 à 1728, l'étude plus approfondie des auteurs chinois et de « bonnes occasions »,

comme il s'exprimait, lui avaient fait élargir son point de vue et agrandir beaucoup son sujet. Son dernier travail n'est pas seulement une histoire des conquérants mongols, composée d'après les historiographes chinois contemporains, souvent témoins oculaires, ou du moins très rapprochés des événements ; on y p.510 trouve de plus toute une géographie nouvelle de la haute Asie.

Il faut savoir qu'alors on était encore moins avancé pour la géographie que pour l'histoire de cette partie du monde. Sans remonter jusqu'à Ramusio, Ortelius, Mercator, Sanson, qui, malgré leur mérite, ne représentent que l'enfance de la science, les cartes de Guillaume Delisle, au commencement du dix-huitième siècle, sont fort instructives à cet égard. Si ce géographe justement célèbre inaugura une ère de réforme pour la cartographie de l'Asie par un emploi plus judicieux des informations arabes et persanes, combinées avec de nouvelles positions déterminées astronomiquement, surtout par les missionnaires, aux extrémités occidentales et orientales du continent asiatique, il n'en fut pas moins obligé de laisser presque entièrement blanche sur ses cartes l'Asie centrale proprement dite.

C'étaient encore les Chinois qui devaient commencer à remplir cette immense lacune. Sur les secours qu'ils fournissent à cet effet, nous citerons une page inédite de Gaubil, qui montrera en même temps quelle méthode il suivait dans l'exploitation de ces sources chinoises, et comme il était bien armé pour en tirer tout le parti possible. Voici donc ce qu'il écrit dans ses *Remarques* jointes à l'*Histoire des Mongous*, qu'il envoya à Paris en 1728 :

« Les pays entre le Chen-si (N.-O. de la Chine) et la mer Caspienne ont été connus de tout temps aux Chinois. Sur tous ces différents pays on voit en Chine d'amples mémoires depuis plus de dix-huit cents ans. Dans ces mémoires on voit des choses très curieuses sur le gouvernement, les mœurs, les guerres, la religion, les monnaies, la nature du terrain des provinces du Korassan, Perse, Transoxane et Turkestan. On y distingue aisément les endroits principaux ; on y trouve la



distance de beaucoup de villes, tant entre elles qu'entre (par rapport à) la ville de Sigan-fou (capitale du Chen-si), de Taïtong-fou (dans le Chan-si) et l'extrémité occidentale de la Grande muraille. Mais, en vertu de ces distances marquées, on ne saurait bien déterminer ni la situation des lieux entre eux, ni leur latitude et longitude, ni leur situation par rapport au Chen-si. Pour profiter de ces mémoires informes et confus de géographie chinoise, il faut employer les connaissances certaines qu'ont données les observations des jésuites dans le Chen-si et à Hami (extrémité orientale du Turkestan), celles que donne l'estime du chemin des Chinois <sup>p.511</sup> (envoyés par l'empereur Khang-hi) à Harcas (*Khorgos*, sur la rivière Ili, résidence du Khan des Éleuthes ou Dzoungars), à Irguen (*Yarkand*) et à Casgar (ou *Kachgar*), celles que donne la géographie orientale, et les observations des Européens près du Pont-Euxin, en Perse, etc., jointes à divers voyages vers la mer Caspienne. Avec ces connaissances jointes à quelque teinture de l'histoire des Perses, des Turcs et des Mogols, il est fort facile de débrouiller ce que disent les livres chinois sur les pays entre le Chen-si et la mer Caspienne.

Le manuscrit auquel nous empruntons cet extrait <sup>1</sup> ne fut publié, partiellement, qu'en 1739, par les soins du père Souciet, sous ce titre : Histoire de Gentchiscan et de la dynastie des empereurs mongoux traduite du chinois par le père A. Gaubil. Abel Rémusat a dit de cet ouvrage qu'il « eût suffi à la réputation d'un autre écrivain ». Cependant le travail du savant missionnaire n'y paraît que mutilé.

Le texte même de l'histoire, traduit des historiographes officiels, y est donné à peu près en entier. Nous disons à peu près ; car quelques morceaux « assez curieux et intéressants », comme le dit Gaubil lui-même, avaient été supprimés par les censeurs pour des « raisons de

---

<sup>1</sup> L'autographe de Gaubil, avec les corrections et ratures du père Souciet, est dans les archives des jésuites de Paris.

politique ». <sup>1</sup> De ce nombre étaient ceux où le missionnaire parlait d'un financier chinois nommé Lou-chi-hong, qui s'était mis en grand crédit auprès de l'empereur Khoubilai « par des systèmes éblouissants et qui faisaient espérer bien de l'argent au prince ». Ces « systèmes » avaient une analogie piquante avec ceux qu'un fameux financier écossais devait appliquer, près de quatre siècles plus tard, à la France. La monnaie de papier et le monopole y jouaient le plus grand rôle ; ajoutons que le résultat fut en Chine, au huitième siècle, ce qu'il devint dans notre pays, sous Louis XV <sup>2</sup>. Les réviseurs jésuites de l'ouvrage de Gaubil appréhendèrent donc que les détails sur ce Lou-chi-hong ne fussent « pris pour des critiques malignes du système de Law », et que les adversaires de la Compagnie n'en p.512 profitassent pour accuser l'auteur « d'avoir fait quelques allusions exprès et par malice pour rendre odieuses certaines personnes », c'est-à-dire, sans doute, les hauts personnages qui avaient protégé l'entreprise de l'Écossais. Les censeurs conçurent des craintes de même nature au sujet d'un endroit où la mort de l'empereur mongol *Ogotay* (Oktai-khan) était attribuée à sa « passion pour le vin et la chasse ». La chasse dut être supprimée. On peut en croire notre missionnaire, quand il se déclare « incapable » de chercher des allusions malignes, et qu'il proteste « n'avoir fait que mettre en français ce qui est bien clairement en tartare ou en chinois ».

Quant aux notes fort nombreuses dont Gaubil avait accompagné le texte de l'histoire, et qui se rapportent surtout à la géographie, l'éditeur les a également conservées. Mais il a laissé de côté deux cartes qui y étaient annexées, l'une de toute la Chine, l'autre de la Tartarie et du Turkestan, depuis la mer de Chine jusqu'à la mer Caspienne. Ces cartes, dans l'intention de notre missionnaire, devaient permettre de suivre facilement les longues expéditions relatées dans le texte ; de plus, elles lui servaient à résumer sous une forme sensible les nouveaux renseignements géographiques disséminés dans ses notes.

---

<sup>1</sup> Lettre à de Guignes, du 31 octobre 1755 ([VIII<sup>e</sup> des lettres publiées par Klaproth](#)). Voir aussi la lettre à de l'Isle, du 28 août 1755 ([V<sup>e</sup> de Klaproth](#)).

<sup>2</sup> Fol. 41<sup>e</sup> du manuscrit autographe. Il est encore question de la monnaie de papier ou de soie fol. 30<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup> et 55<sup>e</sup>.

Pour les composer, il avait réduit les cartes que ses confrères venaient d'achever en Chine, et qui ne furent publiées en Europe qu'en 1735 ; mais il y avait fait quelques modifications et de notables additions.

Le père Souciet, mettant au jour l'*Histoire de Gentchiscan*, en 1739, alors que les belles cartes de la *Description de la Chine* du père du Halde étaient dans toutes les mains, a jugé inutile de reproduire les deux cartes de Gaubil. On peut le lui pardonner, d'autant plus que d'Anville s'est certainement aidé de l'œuvre de notre missionnaire, pour ce qu'il a ajouté au grand travail des jésuites cartographes de Khang-hi. <sup>1</sup> Mais le père Souciet a commis p.513 une autre suppression, plus grave et que nous ne saurions comment justifier.

À ses cartes Gaubil avait joint, sous le titre d'*Éclaircissements*, une série de notes développées sur des points importants de la géographie de l'Asie. C'est là qu'il exposait ce qu'il appelle les « fondements » de ses cartes, c'est-à-dire les preuves des positions qu'il y avait inscrites. Il discutait successivement les positions fondamentales du Japon, de la Corée, du Tibet, du Turkestan, de la Dzungarie, des frontières du Yunnan et du Tonkin, etc. Puis, il reprenait quelques problèmes mi-partie historiques et géographiques, dont il n'avait pu qu'indiquer la solution dans les notes de l'histoire, par exemple : l'identification de certaines contrées plus difficiles à reconnaître, notamment de celle d'où Gengis-khan était originaire ; la question de remplacement des anciennes capitales mongoles, en particulier de *Holin*, qu'il identifie avec le *Caracoran* ou *Karakorum* des moines ambassadeurs de saint Louis. <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Nous voulons parler surtout de la carte des pays compris entre Hami, terme occidental des relevés directs des missionnaires, et la mer Caspienne. D'Anville aurait pu suivre le père Gaubil encore de plus près, par exemple pour l'importante position de Kachgar, que notre missionnaire, dans ses *Éclaircissements* de 1728, met à 37° ou 38° 30' de longitude ouest de Péking, en ajoutant que ce résultat, qu'il avait déduit de divers itinéraires chinois, lui paraissait « certain à un ou deux degrés près ». De fait, il n'est inférieur que d'un degré et demi ou deux degrés à la détermination astronomique faite sur les lieux par les Russes et les Anglais en 1872 et 1875.

<sup>2</sup> Dans l'*Histoire de Gentchiscan imprimée*, p. 55, l'éditeur a laissé une note annonçant une « dissertation sur la situation de Holin » ; mais il ne l'a pas donnée. Gaubil est revenu plusieurs fois sur ce problème de géographie historique, notamment dans sa correspondance avec Fréret. Une nouvelle dissertation inédite qu'il y consacra vers la fin de sa vie, existe dans les archives des jésuites de Paris. Elle conclut pour les positions déjà envoyées à Fréret en 1736, à savoir : latitude 45° 48' 9" lat. N. ; longitude entre 12° et 13° ouest de Péking. On sait que d'Anville avait mis Karakorum

Enfin, il donnait des détails circonstanciés sur les opérations des missionnaires qui avaient levé la carte de la Chine et de la Tartarie, de 1708 à 1718.

Cette dernière partie, surtout, offre encore aujourd'hui un grand intérêt. De tout temps les amis sérieux de la géographie se sont plaints de l'insuffisance des renseignements fournis par le père du Halde sur la manière dont s'était faite cette carte gigantesque. À peine a-t-elle paru, que Fréret lui reproche « qu'on n'y trouve pas les fondements des positions. <sup>1</sup> » D'éminents géographes de nos jours ont signalé le même *desideratum*, en ajoutant <sup>p.514</sup> quelquefois des insinuations peu flatteuses pour les missionnaires cartographes. En effet, on a cru pouvoir affirmer que le travail personnel de ces missionnaires avait dû être assez peu considérable, et s'était réduit, en somme, à la combinaison des cartes chinoises antérieurement existantes. <sup>2</sup> Il est vrai qu'ils avaient eux-mêmes réfuté à l'avance cette supposition, en déclarant qu'ils n'ont profité des cartes et des mesures chinoises que pour se régler dans les routes qu'ils avaient à prendre et dans le choix des lieux dignes de remarque, et qu'ils ont fixé directement par eux-mêmes la position de tous les endroits notables dans toutes les provinces, la latitude toujours par observation astronomique, et la longitude au moins par la mesure actuelle et exacte des chemins parcourus entre les différentes stations. <sup>3</sup> Mais on s'est fait un argument, pour suspecter la réalité de ces opérations, de l'immensité même du labeur qu'elles supposent. La question est d'autant plus importante que l'œuvre des jésuites est restée jusqu'aujourd'hui, en

---

beaucoup plus au sud. Un voyageur russe, M. Paderin, a découvert les ruines de la cité mongole, en 1874, à environ 46° lat. N. et 14° long. O. de Péking.

<sup>1</sup> Lettre au père Gaubil, 1735 (copie à la bibliothèque de l'Observatoire, à Paris).

<sup>2</sup> [Abel Rémusat, \*Nouv. Mém. As.\*, t. I, p. 154](#) ; M. Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire de géographie universelle*, t. I, p. 726 ; M. Ferd. de Richthofen, *China*, t. I, p. 635 (Berlin, 1877).

<sup>3</sup> Voir la [préface de la \*Description de la Chine au t. I\*](#). Les explications qu'y donne le père du Halde sont tirées d'un mémoire du père Régis conservé à la Bibliothèque nationale (Ms. franç. n° 17.242). Remarquer aussi, à la fin du dernier volume de du Halde, le long Catalogue des latitudes que les missionnaires ont observées et des longitudes qu'ils ont déterminées par la *mesure géométrique actuelle*. Ce catalogue a été envoyé au père du Halde, en 1731, par les principaux auteurs de la carte (v. la lettre VII<sup>e</sup> du père de Mailla, en tête du premier volume de son [Histoire générale de la Chine, pages CLXXXII-CLXXXIII](#) (1777).

Chine et en Europe, presque la seule base de la cartographie pour les provinces intérieures de la Chine et la Tartarie.

L'écrit du père Gaubil dont nous nous occupons aurait suffi, s'il avait été connu, pour trancher ce problème. À l'avance, il supplée, dans une large mesure, à la fâcheuse omission du père du Halde, et il établit, du même coup, les droits des dignes auteurs de la carte de Chine. En effet, presque tous les détails des opérations faites pour les cartes de la Grande muraille de Chine, de la Mandchourie et de la Mongolie, y sont reproduits d'après les journaux des pères Jartoux, Bouvet, Régis, Parrenin, de Tartre, Fridelli, etc. On peut y suivre les missionnaires presque pas à pas, tandis qu'ils avancent, avec la boussole et le quart de cercle en main, <sup>p.515</sup> soit le long du fameux rempart chinois, qu'ils ont relevé depuis la mer Orientale jusqu'au Tibet, c'est-à-dire sur une étendue de plus de quatre cents lieues, sans compter les détours ; soit dans les itinéraires dont ils ont sillonné en tout sens la Mandchourie, entre la Grande muraille et le fleuve Saghalien ou Amour ; soit dans la prodigieuse expédition qu'ils ont poussée tout le long des frontières méridionales de la Sibérie, en suivant les rives du Kerlon (Kerulen) et des affluents de la Selenga supérieure, jusqu'à la rencontre de cette rivière, proche le cinquantième parallèle nord, franchissant ensuite les monts Altaï et longeant leurs pentes méridionales dans la direction ouest jusque près de la grande rivière Ertchis ou Irtich, enfin retournant vers le sud pour aller prendre la position de la ville de Hami, à l'entrée du Turkestan, sur la lisière septentrionale de la « mer de sable » (Cha-mo ou Gobi), et rentrer en Chine par Kia-yu-koan, porte occidentale de la Grande muraille. Gaubil transcrit de leurs journaux les observations de hauteurs méridiennes qu'ils ont faites jour par jour, ainsi que les distances qu'ils n'ont cessé de mesurer sur leurs longues routes, de manière à en former un réseau continu. Ces détails ont une précision qui rend tout commentaire inutile.

Le père Gaubil n'aurait rien laissé à désirer pour l'information des géographes, s'il avait pu donner les mêmes renseignements sur les opérations de ses confrères cartographes dans l'intérieur de la Chine. Son travail de 1728, où il ne se proposait que d'éclaircir la géographie

des expéditions mongoles, ne comportait pas tous ces développements. Plus tard, quand il eut vu l'ouvrage du père du Halde, et peiné lui aussi de l'insuffisance des explications qui y étaient données sur l'exécution de la carte, il essaya de compléter son premier mémoire sur ce sujet. Malheureusement, il ne trouva plus les documents nécessaires ; les jésuites auteurs de la carte avaient envoyé tous leurs mémoires et leurs observations en France, où, après avoir été imparfaitement utilisés, ils paraissent s'être égarés ou perdus. <sup>1</sup> Gaubil savait, du moins, que ses confrères avaient procédé pour la carte des provinces de Chine comme pour celle de la Tartarie, c'est-à-dire toujours par l'observation des hauteurs méridiennes et la mesure <sup>p.516</sup> directe des triangles construits entre les différentes localités. Il remarque même qu'ils n'ont pas cru devoir s'en tenir aux déterminations faites précédemment dans les villes principales, à l'aide des observations d'éclipses et des satellites de Jupiter, par les pères Gerbillon, de Fontaney, de Visdelou, Le Comte, Bouvet et Noël. <sup>2</sup> À bien plus forte raison ont-ils eu garde de s'en rapporter aux cartes chinoises, qui n'offrirent jamais que des approximations grossières. <sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> V. la lettre de Gaubil à de l'Isle, du 28 août 1752 (autographe à l'Observatoire) ; publiée sous le n° [III par Klaproth](#), mais avec la date du 13 août et quelques variantes, sans doute d'après un autre exemplaire autographe.

<sup>2</sup> VIII<sup>e</sup> feuille des *Éclaircissements*, 32<sup>e</sup> page. Plusieurs de ces observations ont été publiées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. VII, 2<sup>e</sup> partie (1666-1669) et dans l'*Histoire de l'Académie des sciences* pour 1699.

<sup>3</sup> Les savants auxquels nous répondons ici, ont aussi fait valoir le peu de différence qu'il y aurait, d'après eux, entre les cartes des jésuites du dix-huitième siècle et celles de l'*Atlas Sinensis* du père Martini (1649), « dont le fond est purement chinois » (M. Vivien de Saint-Martin, *l. c.*). Mais, outre que la différence est très sensible, il n'est pas exact que le fond des cartes du père Martini provienne des Chinois. Ce missionnaire déclare positivement qu'il a déterminé lui-même, par observation directe, les positions principales de sa carte, dans toutes les provinces de la Chine (*Atlas Sinensis*, introd., p. 4b ; cf. 33b ; Anvers, 1655). Il constate, d'ailleurs, le peu de confiance que méritaient les cartes purement chinoises. Ajoutons que le père Martini a pu encore employer un bon nombre de positions déterminées astronomiquement avant lui par ses confrères. On en trouve déjà dans une lettre imprimée du père Pantoya au père Louis Gusman (1602), puis dans l'ouvrage du père Trigault, *De christiana expeditione apud Sinas* (1615 ; par ex. p. 6, p. 335), etc. On objecte le témoignage des pères Amiot et Cibot ([Mémoires concernant l'histoire, etc. des Chinois, t. II, p. 508](#), et [t. VIII, p. 234](#)). Mais ce témoignage a peu de valeur dans la question présente ; nous devons à la vérité de dire que ce n'est pas ici le seul cas où nous avons trouvé les derniers jésuites français de Péking peu au courant des travaux de leurs prédécesseurs.

Pour conclure, notre missionnaire, dont nous avons déjà tant de fois pu constater la critique sincère et judicieuse, doit en être cru quand il écrit à Fréret, le 5 novembre 1736 :

« Le détail de ce qui s'est fait ici, comparé à ce qui s'est fait ailleurs pour des cartes générales des pays bien plus petits que la Chine et la Tartarie ne peut que faire honneur au prince tartare qui a ordonné une si belle entreprise, et j'ose vous assurer qu'il ne fait aucun tort à nos Pères.

### III

@

Dans la pensée du père Gaubil, *l'Histoire des Mongou* n'était qu'un acompte. Voici, en effet, comment il termine la note importante que nous avons déjà citée :

« Quand on aura reçu d'Europe plusieurs livres qui manquent ici, et qu'on aura achevé de lire plusieurs mémoires chinois qu'on a en assez bon nombre, on fera part de ce que disent les livres d'histoire et de géographie chinoise sur les pays occidentaux. Ce sera un supplément considérable aux histoires qu'on a en Europe, fort défectueuses en beaucoup d'endroits sur ce qui regarde les peuples de Tartarie, du Turkestan, de la Transoxane, du Khorassan, etc. L'histoire que j'envoie sur les Mongou en est une bonne preuve.

Il p.517 s'expliquait avec plus de détails sur ses projets ultérieurs dans une lettre du 9 octobre 1728 au père Étienne Souciet.

« Pour ce qui regarde le fonds de l'histoire des Mongou, je vous dirai qu'il me sera facile de vous en procurer une semblable des Tang. J'ai sur cela des mémoires essentiels. Mais l'histoire des Tang est bien plus importante. Elle fait connaître l'origine et le progrès de ces peuples qui, sous le nom de *Turcqs*, ont inondé l'Asie, la Perse, la Syrie, etc. Elle

donne l'époque certaine de l'entrée des lamas et des mahométans dans la Chine. Elle apprend une infinité de choses très rares et curieuses sur les Tartares, sur la Corée, sur les Indes, sur le Japon, sur la littérature de ce temps-là, sur l'astronomie, sur la géographie. Elle explique plusieurs points importants de l'origine des mahométans et de leur conquête de Perse. Je ne désespère pas d'y trouver au moins de grands éclaircissements sur la mission du fameux Olopen, chef des chrétiens. <sup>1</sup>

Nous avons vu plus haut qu'il avait découvert, dès 1725, cette mine d'informations intéressantes dans l'histoire de la dynastie Tang.

Malheureusement, les amis de cette érudition sérieuse n'étaient pas nombreux en France. Gaubil l'apprit bientôt, non sans un sentiment de déception, par les délais que souffrit la publication de son *Histoire des Mongous* : « J'espérais, écrit-il au père Souciet, le 20 octobre 1736, que ce que j'avais ramassé sur les Yuen ferait fortune, mais je vois que c'est tombé ». Si l'ouvrage finit par ne pas tomber tout à fait et fut même très bien accueilli, <sup>p.518</sup> trois années plus tard, par l'élite du public instruit, on comprend, néanmoins, que l'auteur n'ait pas beaucoup pressé ses autres travaux dans le même sens.

Peut-être devons-nous encore à Fréret de n'avoir pas été finalement privés de l'ouvrage sur les Tang, un des plus importants qu'ait écrits le père Gaubil. Celui-ci, dans une de ses réponses aux nombreuses questions du critique, le 2 novembre 1740, lui avait résumé les renseignements que fournissent les historiens de cette dynastie sur les rapports des Chinois, du sixième au neuvième siècle de notre ère, avec les peuples de l'Asie centrale et occidentale, y compris les Grecs du Bas-Empire. Fréret s'empressa de faire connaître ces faits « absolument nouveaux » dans un mémoire qu'il lut à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 24 avril 1742. Après avoir annoncé que les informations chinoises qu'il doit à son

---

<sup>1</sup> Extrait publié dans les *Mémoires de Trévoux*, janvier 1758, 2<sup>e</sup> volume, p. 319.



correspondant de Péking, « montrent les Chinois plus instruits que nous ne le croyons de l'état des nations séparées d'eux par la Tartarie », il signala en particulier ce qu'elles apprenaient sur les positions occupées par les *Tou-kue*, c'est-à-dire les Turcs, vers les frontières septentrionales et occidentales de la Chine, au milieu du sixième siècle ; sur les conflits entre ces hordes guerrières et les Chinois, conflits qui tournèrent le plus souvent à l'avantage des derniers, grâce à l'emploi habile de la politique du *Divide et impera*, combinée avec la force des armes ; enfin, sur les expéditions militaires envoyées par les Tang au delà du grand désert de Gobi, la conquête du Turkestan qui en fut le résultat, et les moyens intelligents par lesquels ces empereurs surent faire respecter leur autorité, de Si-gan-fou à Kachgar, pendant plusieurs siècles. Fréret termine par la mention que font les historiens chinois de la conquête de la Perse par les califes abbassides et des bonnes relations de la Chine avec ces derniers. <sup>1</sup>

L'intérêt que le célèbre critique témoignait ainsi pour ces recherches de Gaubil ne pouvait manquer d'encourager le missionnaire et de le stimuler à les continuer. C'est le 14 novembre 1753 qu'il fit partir pour Paris son *Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang*. L'Académie des inscriptions en reçut un exemplaire dans le courant de l'année 1754. Deux années plus tard, J. de l'Isle croyait pouvoir annoncer à Gaubil, « avec <sup>p.519</sup> quelque certitude », que cette société savante avait résolu de publier cet ouvrage de son correspondant de Péking parmi ses *Mémoires*. Mais si cette résolution fut prise, elle ne fut jamais exécutée. L'*Histoire des Tang* n'eut un commencement de publication qu'en 1791, année où le premier tiers environ du manuscrit de Gaubil fut imprimé à la fin du quinzième volume des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, etc. des Chinois*. <sup>2</sup> Le reste ne parut qu'après la révolution et, comme le *Traité de la chronologie chinoise*, par les soins de Sylvestre de Sacy et d'Abel Rémusat. Au témoignage de Sacy,

---

<sup>1</sup> *Mém. de l'Ac. des inscr.*, t. XVI, publié en 1751, p. 245-254.

<sup>2</sup> Une note avertit que ce « précieux morceau » a été communiqué aux éditeurs par l'académicien orientaliste J. de Guignes.

« l'intérêt qu'inspirait ce morceau historique, dans lequel l'empire de la Chine paraît en liaison avec beaucoup de nations occidentales de l'Asie, faisait regretter aux savants que la suite de cet Abrégé fût restée inédite. <sup>1</sup>

*L'Histoire des Tang*, de même que *L'Histoire de Gentchiscan* et l'Abrégé d'histoire chinoise inséré dans le *Traité de la chronologie*, se compose d'un texte, où sont condensées les annales chinoises de la période, et qui est accompagné d'un grand nombre de notes historiques et géographiques. Par les extraits de la correspondance de Gaubil et la communication de Fréret, que nous avons cités, nos lecteurs savent déjà sur quels points portent les informations les plus intéressantes de cette histoire. Le missionnaire a mis justement en relief tout ce qui concerne les tribus barbares de la haute Asie. Il y a là une masse d'indications fort instructives pour l'histoire générale. On y voit, pour ainsi dire, en action à leur origine les causes qui ont produit, parmi ces groupes instables de populations, les vastes ébranlements et les déplacements, partie volontaires, partie forcés, dont l'Occident a tant de fois subi le contre-coup. En éclairant, à l'aide des annales chinoises, les obscures révolutions de l'Asie centrale, Gaubil a pu indiquer le point de départ des invasions qui ont bouleversé l'empire romain au cinquième siècle, aussi bien que de celles qui ont été arrêtées par l'héroïsme des croisés aux portes de l'Europe catholique. Il n'a pas négligé de recueillir ce que les p.520 mêmes sources offrent de plus important par rapport aux mœurs, aux coutumes, aux institutions sociales et politiques de ces Huns, Turcs, Tartares et autres races singulières, qui jouent le rôle principal dans ces grands mouvements de peuples. Enfin les données nouvelles sur la géographie de l'Asie centrale, que l'auteur avait abondamment semées dans ses ouvrages précédents, sont ici encore enrichies.

---

<sup>1</sup> Il forme la [première partie du XVI<sup>e</sup> volume des Mémoires concernant... les Chinois](#). La publication a eu lieu d'après une copie, que Sacy croit avoir été écrite en Chine, mais qui est celle que J. de l'Isle a fait prendre à Paris, comme le prouve une note de sa main sur ce manuscrit, lequel est à l'Observatoire de Paris.

Suivant sa méthode constante, le savant missionnaire éclaircit et complète perpétuellement les informations fournies par l'histoire des Tang à l'aide des autres parties des annales chinoises. Mais il a soin de faire observer, au terme de son travail, que non seulement il n'a point épuisé cette source, mais qu'il n'a même pas donné tous les résultats de ses recherches. Car, voici comment il conclut ses dernières notes :

« Outre ce que j'ai dit des peuples occidentaux (des peuples de l'Asie centrale, à l'ouest de la Chine), je pourrais encore en dire davantage ; c'est un sujet qu'on pourra traiter à part dans une autre occasion ».

Ces paroles signifiaient qu'il était prêt à livrer beaucoup plus qu'il n'avait déjà donné, s'il constatait que le sujet excitât un réel intérêt en France. Il le dit plus expressément en 1755 <sup>1</sup>, en écrivant à J. de l'Isle et de Guignes qu'il a « des mémoires tout prêts, dans le goût de son histoire des Tang, pour toutes les autres dynasties chinoises jusqu'à la régnante, depuis celle des Han », et qu'il n'attend, pour les expédier en France, que d'avoir reçu « une réponse positive sur ce qu'on pense de l'histoire déjà envoyée ». Seulement, à la dernière date, il ajoute avec un soupçon trop justifié : « Je crois que ce que j'ai envoyé sur l'histoire de la dynastie Tang sera rejeté comme inutile ». Ses expériences passées lui avaient appris que ses travaux étaient beaucoup trop solides pour le goût léger du siècle :

« Je vois, écrivait-il déjà en 1752, qu'en France surtout, on ne veut pas de Chine des choses si abstraites et si sèches ; on veut quelques descriptions, quelques relations ; on veut surtout de quoi s'amuser agréablement.

Nous ne savons si la « réponse positive » que notre missionnaire attendait, sans doute de l'Académie, lui parvint jamais. Ce qui semble certain, c'est que ses mémoires sur les anciennes dynasties chinoises sont restés à Péking, avec son histoire de <sup>p.521</sup> l'astronomie chinoise du moyen

---

<sup>1</sup> [VIII<sup>e</sup>](#) et [IX<sup>e</sup>](#) des lettres publiées par Klaproth dans le *Journal asiatique*.

âge et bien d'autres écrits. <sup>1</sup> Toutefois, nos lecteurs se rappelleront que le *Traité de la chronologie chinoise*, offert à l'Académie des inscriptions quatre ans avant l'histoire des Tang, comprenait un résumé des annales de la Chine depuis les premiers temps jusqu'aux Han (206 avant J.-C.). Et déjà l'on trouvait là des informations précieuses pour l'histoire de toute la haute Asie, surtout depuis le cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Il faut signaler, notamment, la longue note insérée à l'année 244 avant J.-C., sur les Tartares Hiong-nou, « qui sont sans doute, dit Gaubil, ce que l'histoire d'Europe appelle *Huns* ou *Hongs* ». Il y reproduit des détails curieux sur la puissance de ces barbares à cette époque reculée, sur leur genre de vie, leurs institutions politiques, et même leur religion. Ajoutons, à ce propos, que déjà dans sa traduction du *Chou-King* (1740), Gaubil observe que « l'histoire chinoise parle souvent des Tartares appelés Hiong-nou », et qu'elle rapporte, entre autres choses, qu'ils adoraient le *Tien-tchou* ou maître du ciel, dont ils faisaient une statue d'or. <sup>2</sup> De plus, il avait déjà fait l'identification de ces Hiong-nou avec les Huns dans ses lettres à Bayer, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, en 1734.

À défaut des grands travaux d'ensemble, dans le genre de l'histoire des Tang, que l'indifférence de nos sociétés savantes nous a fait perdre, nous possédons encore plusieurs études intéressantes, que notre missionnaire a consacrées à des parties de l'histoire et de la géographie de la haute Asie. Il faut mentionner, d'abord, une notice historique sur l'empire tartare des *Leao occidentaux*, qui fut fondé par un chef des Tartares *Kitan*, nommé *Yelutache*, au commencement du douzième siècle, et qui fut détruit par Gengiskhan. <sup>3</sup> Ajoutons quelques

---

<sup>1</sup> Dans sa lettre à Deshauterayes, du 10 août 1752 ([IV<sup>e</sup> des lettres publiées par Klaproth](#)), le père Gaubil donne un aperçu intéressant des morceaux les plus curieux que renferme l'histoire de la dynastie Ming (1368-1644). Il ajoute qu'il a envoyé en France « l'abrégé de cette histoire ». Nous pensons qu'il s'agit de l'abrégé chinois. Il y a à la Bibliothèque nationale, au volume 14.685 des Mss. français, formé de papiers de Deshauterayes, plusieurs extraits traduits de cette histoire.

<sup>2</sup> Note sur le chapitre II de la deuxième partie, paragraphe 36. Ces renseignements chinois sur les Huns sont curieux à comparer avec ceux que donne beaucoup plus tard le Byzantin Priscus.

<sup>3</sup> Un exemplaire du manuscrit autographe, qui a sept pages in-folio, est aux archives des jésuites de Paris. Il a du être rédigé entre 1736 et 1746, mais envoyé en France après l'histoire des Tang, où ce travail est annoncé ([Mém. concernant les Chinois, t. XVI, p. 362](#)), C'est le Kitan Yelutache qui, d'après les recherches récentes de M.

*Éclaircissements* p.522 *sur les Assassins* ou les satellites du Vieux de la Montagne ; Gaubil les envoya en France à l'occasion d'un mémoire de Falconet, pour compléter les informations chinoises que cet académicien avait empruntées à l' Histoire de Gentchiscan. <sup>1</sup>

Viennent ensuite les intéressantes notices, historiques et géographiques, sur les îles *Lieou-Kieou*, sur le Tonkin et la Cochinchine, sur le Tibet. Ces notices, qui appartiennent aux dernières années du missionnaire, ont paru en partie dans les *Lettres édifiantes et curieuses*.

Il vaut la peine de compléter ce que l'éditeur du mémoire sur les Lieou-Kieou <sup>2</sup> dit des raisons qui ont engagé Gaubil dans ce travail. Une lettre du missionnaire au père Berthier nous apprend que le gouvernement français, vers 1750, s'occupait de relever le commerce de la France avec l'Extrême-Orient, et avait pour cela demandé aux jésuites français le concours de leurs lumières et de leur influence à Péking. Gaubil écrit, à ce sujet, à son confrère de Paris :

« En 1724 ou 1725, feu M. Tribert (directeur du commerce français à Canton) écrivit ici au feu père Parrenin sur un projet de la Compagnie [française des Indes] pour faire le commerce de Chine et du Japon, et surtout sur les moyens de s'établir au Japon. On doit avoir dans les registres de la Compagnie Royale ce que répondit le père Parrenin, aussi bien que les diverses réponses du même père à M. de la Bretèche sur ce que celui-ci proposait pour le commerce de Chine. Dans l'état où sont aujourd'hui les Européens à Péking, ils ne sauraient être d'un secours bien réel pour contribuer à la réussite des projets et des affaires de cette nature.

Cependant le missionnaire continue en indiquant quelques mesures propres, suivant lui, à développer le commerce des Français avec la

---

Zarncke, aurait donné la première occasion à la fameuse légende du *Prêtre-Jean*, empereur des Tartares.

<sup>1</sup> Ce morceau (deux pages grand in-fol.), est aussi dans les archives indiquées. Le mémoire de Falconet a paru dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XVII.

<sup>2</sup> Le nom de ces îles est écrit par les Anglais *Loo-Choo* (à prononcer Lou-Tchou).

Chine, le Japon et la Corée ; en particulier, il suggère un établissement dans une des îles Lieou-Kieou, situées presque à mi-chemin entre la Chine et le Japon. C'est, pensons-nous, pour appuyer cette idée qu'il p.523 rédigea et envoya à Paris, en 1751, son « beau mémoire », comme le qualifie de l'Isle. Une carte l'accompagnait. De plus, Gaubil y avait joint des observations qui avaient leur intérêt pour les géographes et les navigateurs, mais qui n'ont pas été imprimées, à savoir sur la longitude de Nangasaki et d'autres points de la côte méridionale du Japon, ainsi que de divers endroits dans le sud de la Corée ; puis encore sur l'île *Touyma* ou *Tsutsima*, située entre la Corée et le Japon, mais dépendante de ce dernier pays. <sup>1</sup>

Une partie des renseignements contenus dans cet écrit lui avait été donnée par des Coréens. C'était une habitude chère à notre missionnaire de se mettre en relation avec les étrangers qui affluaient de tous les pays de l'Asie à Péking, afin de trouver dans leurs entretiens de quoi enrichir la science géographique d'Europe. Par exemple, en 1751, il écrit à de l'Isle qu'il « a parlé avec des religieux indiens (des moines bouddhistes, apparemment), qui ont été à Sirnegar (Srinagar, Cachemire) et jusqu'aux sources du Gange » ; il a vu de même à Péking « des lamas et des Tartares, qui ont été de Lassa, capitale du Thibet, aux lacs et aux montagnes où naît le Gange, à Latac (Ladakh) et dans le pays au nord du Thibet et de Latac ; mais ce qu'ils disent est très confus... <sup>2</sup>

C'est de semblables informations, combinées avec les géographies officielles des Chinois, qu'il avait tiré son mémoire sur le Thibet, terminé en 1754. La première partie seule, formant une esquisse sommaire du Thibet, a été publiée dans le XXXI<sup>e</sup> recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*. La partie géographique, la plus importante à coup sûr, était promise par l'éditeur pour le recueil suivant, mais n'a point paru. Plus tard, le manuscrit de Gaubil est tombé entre les mains de Klapproth, qui en a donné un court fragment sous le nom de

---

<sup>1</sup> Autographe dans les archives des jésuites de Paris.

<sup>2</sup> Lettre du 18 novembre 1751 (publiée dans les [\*Philosophical Transactions de la Société royale de Londres, t. XLVIII\*](#) ; cette lettre avait été envoyée par Gaubil ouverte au secrétaire de la Société anglaise, pour être transmise à de l'Isle).

l'auteur <sup>1</sup> mais qui a dû faire servir le reste à enrichir son appareil de science orientale, si souvent emprunté, pour ne pas dire dérobé.

p.524 Gaubil souffrait de ne pouvoir étudier la géographie de tant de régions inconnues que dans les livres ou dans les relations de quelques indigènes ignorants :

« Je voudrais bien, écrit-il à de l'Isle en 1734, avoir l'occasion d'aller courir le Thibet, la Tartarie occidentale et orientale et la Corée.

Aussi, lorsque l'empereur Kien-long, en 1755, résolut d'achever la conquête du royaume des Éleuthes, en faisant lever la carte du pays sous la direction des missionnaires, notre compatriote dut regretter que son âge ne lui permît plus de prendre part à une pareille expédition. Il suivit avec le plus vif intérêt ses deux jeunes confrères portugais, les pères Félix da Rocha et Joseph Espinha, tandis qu'à l'exemple des Verbiest, des Gerbillon, des Régis, etc., ils parcouraient, la boussole et le quart de cercle à la main, les vallées sauvages du Tian-chan oriental et les plaines arides de la Dzoungarie (1756-1757). Il s'empressa de transmettre à de l'Isle tout ce qu'il put apprendre de leurs travaux, et peut-être la dernière lettre qu'il ait écrite est celle où il envoie à son vieux correspondant les positions déterminées par les deux missionnaires pour dix-huit endroits notables appartenant au Turkestan oriental, à la Dzoungarie et au pays de l'Ili. <sup>2</sup> Il se serait intéressé encore bien davantage à la seconde expédition géographique que les mêmes pères firent en 1759, toujours à la suite des armées chinoises,

---

<sup>1</sup> En note à la [IX<sup>e</sup> des lettres du père Gaubil](#) qu'il a publiées dans le *Journal asiatique*. Il y est question du cours (non encore fixé définitivement) du grand fleuve *Tsang-pou* du Thibet.

<sup>2</sup> Lettre du 20 novembre 1758 autographe au Dépôt des cartes, etc., de la Marine, à Paris). Nous avons publié pour la première fois les dix-huit positions, dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Lyon (1880), en même temps qu'une lettre du père Amiot sur le voyage des deux missionnaires géographes. Voir aussi la lettre de Gaubil à de l'Isle, du 14 novembre 1757 ([XI<sup>e</sup> de Klaproth](#)), et les lettres du père de Hallerstein, publiées par le père Georges Pray dans son ouvrage *Imposturæ CCXVIII in dissertatione R. P. Benedicti Cetto Sch. P. de Sinensium imposturis detectæ convulsæ* (Budæ, 1781 et 1783), let. V et VI. Observons, à ce propos, que le père de Hallerstein est, à tort, associé aux expéditions des pères d'Arocha et Espinha par Klaproth et, d'après lui, par Alexandre de Humboldt, Petermann, M. Vivien de Saint-Martin, etc. Les lettres que nous indiquons le prouvent.

dans le pays de Kachgar et de Yarkand, et peut-être dans le Turkestan occidental. Pour la première fois l'Asie centrale était traversée, sur presque toute sa largeur, par des voyageurs capables de relever mathématiquement les grands traits de sa configuration géographique. <sup>1</sup>

## IV

### GAUBIL ET DE GUIGNES

@

p.525 L'étude des travaux, soit imprimés, soit inédits du père Gaubil nous conduit forcément à l'examen d'un problème de priorité, et peut-être d'honnêteté littéraire. Nos lecteurs n'ont pu nous suivre jusqu'ici sans penser plus d'une fois à Joseph de Guignes, et sans se demander quelle a pu être l'influence du missionnaire sur l'historien des Huns et des Turcs. De Guignes a fait de son mieux pour établir l'opinion qu'il ne devait rien à personne ; et il faut croire qu'il y a réussi, puisqu'un savant des plus sérieux et des plus équitables a pu écrire et répéter encore récemment ce qui suit :

« De Guignes le père a le premier exploré les annales chinoises au profit de l'histoire générale. — C'est au célèbre auteur de *l'Histoire des Huns* qu'appartient l'idée féconde de recourir aux sources chinoises pour suppléer au silence des

---

<sup>1</sup> On trouve dans les *Mémoires concernant l'histoire, etc. des Chinois*, t. I, p. 353, une série de quarante-trois positions en latitude et longitude, appartenant aux « lieux principaux du royaume des Éleuthes », plus exactement de la Kachgarie, du Ferghana et du Badakchan. Ces positions ont été envoyées par le père Amiot au ministre Bertin en 1771. Elles ne sont dues qu'en partie aux observations des pères d'Arocha et Espinha ; nous ne saurions y déterminer l'œuvre propre des missionnaires, ceux-ci ayant eu des collaborateurs chinois, formés, du reste, par les jésuites. Les deux Pères portugais ont dû envoyer la relation de leurs voyages et les résultats de leur travail personnel à leurs confrères de Lisbonne ; mais nous ignorons ce que cet envoi a pu devenir au milieu de la tourmente qui, à ce moment même, détruisait la Compagnie de Jésus en Portugal. Ces remarques, auxquelles nous en aurions d'autres à ajouter, si nous ne craignons de trop allonger cette note, peuvent servir à rectifier des assertions émises dans plusieurs grandes publications géographiques, et dans les discussions des Sociétés de géographie, où il a été beaucoup question, ces dernières années, des cartes du Turkestan levées par les jésuites.



anciens auteurs de l'Occident sur l'histoire d'une immense partie de l'Asie, ou du moins personne avant lui n'avait réalisé cette idée. <sup>1</sup>

p.526 Combien de pareilles assertions sont inexactes, il est à peine besoin de le dire après ce que nous avons exposé dans les pages qui précèdent. Rappelons seulement que la première publication où de Guignes ait, on ne saurait dire réalisé, mais au moins indiqué l'idée dont il s'agit, le *Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs*, n'a paru qu'en 1748, c'est-à-dire six ans après que l'Académie des inscriptions avait entendu l'importante communication de Fréret sur les Tou-kue des Chinois ou les Turcs, neuf ans après l'apparition de l'*Histoire de Gentchiscan*, dix-neuf ans après la mise au jour des premiers essais où Gaubil a exploité les informations des annalistes chinois sur les peuples barbares de la haute Asie. La priorité du missionnaire sera encore plus évidente, si l'on admet, comme M. Vivien de Saint-Martin lui-même, que le premier travail de De Guignes qui ait une portée réelle dans ce genre, est son mémoire lu à l'Académie des inscriptions le 7 mai 1754 <sup>2</sup>.

L'*Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols et des autres Tartares occidentaux* est et restera un grand titre de gloire pour son auteur. Mais déjà Rémusat a conjecturé que de Guignes, dans cet ouvrage, était plus débiteur qu'il n'a voulu le paraître. Ce savant sinologue écrit à propos du travail de Visdelou sur l'*Histoire de la grande Tartarie* :

« On a des raisons de penser qu'il ne fut pas inconnu à de Guignes, auquel il put servir de premier guide pour déchiffrer les Annales de la Chine, et auquel du moins il dut suggérer l'idée des recherches qui donnent un si grand prix à son *Histoire des Huns*. Le sujet des deux ouvrages est le même en beaucoup

---

<sup>1</sup> M. [Vivien de Saint-Martin, Histoire de la géographie \(1874\), p. 213](#) ; et *Les Huns blancs ou Ephthalites des historiens byzantins* (1849), p. 27 ; cf. p. 31, note. Que l'érudite écrivain nous permette de lui faire observer, en passant, que l'importante identification des *Haiatheleh* ou Ephthalites avec les *Yetha* avait déjà été faite par Gaubil (*Histoire des Tang*), ad an. 908, note 3<sup>o</sup> ; p. 369-370, éd. c.).

<sup>2</sup> *Recherches sur quelques événements qui concernent l'histoire des rois grecs de la Bactriane* (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXV, p. 17).

d'endroits ; les mêmes écrivains ont été mis à contribution, et le travail du père Visdelou est de beaucoup antérieur au premier essai que de Guignes publia sous le titre de *Lettre à M. Tannevot*. Ce n'est point ici une accusation de plagiat, dirigée contre le savant académicien : il a bien certainement compulsé les originaux ; mais notre observation a pour objet de faire voir comment il a pu parvenir à les entendre et à en tirer lui-même des extraits beaucoup plus étendus. <sup>1</sup>

p.527 Quoique de Guignes n'ait prononcé le nom de Visdelou nulle part, que nous sachions, dans son ouvrage, l'observation de Rémusat est parfaitement vraisemblable ; mais il sera plus juste, croyons-nous, de partager entre Visdelou et Gaubil l'influence qu'il attribue au premier seul. De Guignes a pu prendre l'idée de ses recherches dans les premières publications de Gaubil sur les Mongous, aussi bien que dans le travail inédit de Visdelou. Et celles-là lui indiquaient déjà les sources chinoises où il a puisé le plus, notamment la célèbre encyclopédie de Ma-touan-lin. Si aux écrits imprimés de notre missionnaire on ajoute le *Traité de la chronologie chinoise* et l'*Histoire des Tang*, que de Guignes a eus certainement entre les mains assez longtemps avant de publier son *Histoire des Huns*, on s'aperçoit que Gaubil lui a ouvert la voie sur presque tous les points, non seulement en faisant connaître les guides chinois que l'académicien a plus tard suivis, mais encore en indiquant à l'avance tous les faits les plus importants dont il devait composer la substance de son ouvrage.

Nous venons de dire que l'historien des Huns a connu les grandes œuvres inédites de Gaubil avant la mise au jour de son *Histoire*. En effet, celle-ci a paru de 1756 à 1758 ; or, l'Académie des inscriptions avait reçu le *Traité de la chronologie* dès 1750 et l'*Histoire des Tang* en 1754. Il y a même lieu de penser que de Guignes, devenu membre de

---

<sup>1</sup> *Biographie universelle*, art. Visdelou et *Nouv. Mém. as.*, I, p. 247. D'Anville devait avoir l'ouvrage de Visdelou entre les mains, quand il rédigea son mémoire sur le *li*, mesure itinéraire des Chinois, c'est-à-dire vers 1752 (v. *Mém. de l'Ac. des inscr.*, t. XXVIII, p. 488, et comparer les lettres [VI](#) et [X](#) de Gaubil publiées par Klaproth). Cela semble indiquer que cet ouvrage était connu et probablement circulait parmi les savants de Paris longtemps avant la publication de l'*Histoire des Huns*.

l'Académie en 1753, fut du nombre des commissaires qu'elle dut nommer pour examiner ces deux ouvrages, en vue de leur publication projetée dans ses Mémoires. Pour ce qui concerne l'*Histoire des Tang*, nous avons un aveu de l'académicien lui-même, — il est vrai, tacite et forcé — dans sa *Lettre aux auteurs du Journal des Savants en réponse à la critique du Journal de Trévoux* (1757) <sup>1</sup>. Un rédacteur des *Mémoires de Trévoux*, dans un compte-rendu, d'ailleurs élogieux, des trois premiers volumes de l'*Histoire des Huns*, avait trouvé bon de constater que certaines « conjectures fort heureuses » du savant orientaliste avaient été aussi proposées par le père Gaubil dans son histoire inédite des Tang. Il indiquait, en particulier, p.528 l'identification des Hiong-nou avec les Huns et des Tou-kue avec les Turcs, et l'emploi du nom de Fo chez les Chinois pour désigner Jésus-Christ. Du reste, le critique n'en concluait rien autre chose, sinon que « l'accord de deux savants, dont l'un écrit à Péking et l'autre à Paris, est un très fort préjugé en faveur de cette littérature étrangère <sup>2</sup> ». Mais de Guignes crut voir là une accusation détournée de plagiat, contre laquelle il s'empressa de réclamer. Il affecte d'abord de déclarer qu'il lui « paraît assez indifférent quel est celui qui aura fait le premier cette découverte ». Puis il continue :

« Si d'autres l'ont dit avant moi, je m'en sers comme d'un témoignage en ma faveur ; mais je proteste cependant que je ne l'ai vu écrit nulle part, et que la lecture de l'histoire chinoise m'y a conduit naturellement. Il s'agit ici du témoignage du père Gaubil, que je regarde comme le plus savant missionnaire que nous ayons. Avant qu'il envoyât en France son histoire des Tang, où il dit que les Hiong-nou sont les mêmes que les Huns, je lui avais adressé mon prospectus dans lequel j'ai développé toutes les branches de cette nation.

---

<sup>1</sup> Publiée dans le *Journal des Savants* (1757) et [reproduite par de Guignes à la fin du tome IV<sup>e</sup> et dernier de l'\*Histoire des Huns\* \(1758\)](#).

<sup>2</sup> *Mémoires pour l'histoire des sciences et beaux-arts*, octobre 1750, 2<sup>e</sup> vol., p. 2655.

Observons que ce *prospectus* n'était qu'un aperçu fort sommaire du plan de son histoire, que de Guignes avait envoyé au père Gaubil vers la fin de 1751 ; le missionnaire le reçut en août 1752 <sup>1</sup>. L'académicien ajoute :

« Je lui parlais en même temps de Fo, que je regarde comme un des noms donnés par les Chinois à Jésus-Christ.

Il eût été difficile à de Guignes de prouver qu'il avait été conduit à ces « découvertes » par l'histoire chinoise seule <sup>2</sup>. Mais ce qu'il faut surtout retenir de sa réponse passablement équivoque, c'est qu'il ne nie pas d'avoir consulté <sup>p.529</sup> *l'Histoire des Tang* de Gaubil avant de publier son *Histoire des Huns* ; il n'aurait pas manqué de le faire, assurément, si la vérité l'avait permis.

D'autres écrits importants du missionnaire ont dû être communiqués à de Guignes par J. de l'Isle, qui s'intéressa beaucoup à ses premiers travaux. C'est à ces communications que fait allusion cette phrase significative d'une réponse de Gaubil à l'orientaliste :

« Je vous laisse entièrement libre sur l'usage que vous voudrez faire, soit *de ce que vous avez déjà vu de moi*, soit de ce que vous verrez ; soyez sûr que je ne me formaliserai de rien. <sup>3</sup>

Enfin, le missionnaire a écrit à l'académicien plusieurs fois, de 1752 à 1755, sur le sujet de leurs études communes ; et quoiqu'il ne reste qu'une seule de ces lettres, en y joignant les allusions contenues dans la correspondance de Gaubil avec de l'Isle et avec l'émule de de

---

<sup>1</sup> C'est ce qui ressort d'une lettre inédite de Gaubil, du 19 novembre 1752, (autogr. aux archives des jésuites de Paris).

<sup>2</sup> Nous avons déjà dit que le père Gaubil a proposé l'identification des Hiong-nou et des Huns dès 1734, dans ses lettres à Bayer, dont J. de l'Isle a conservé une copie dans sa collection. Gaubil lui-même rappela le fait à de l'Isle, lorsqu'il eut connaissance du *Mémoire de De Guignes sur l'origine des Huns et des Turcs* : « Vous avez dû voir à Saint-Pétersbourg, dit-il, ce que j'ai écrit à M. Bayer sur ce que les Chinois ont dit des Huns et des Turcs ». (Lettre du 18 novembre 1751, publiée dans les [Philos. Trans. de Londres, t. XLVIII](#), en 1754.) Quant à l'emploi du nom de Fo par les Chinois pour désigner Jésus-Christ, le père Gaubil l'a indiqué déjà dans *l'Histoire de Gentchiscan* (1739), p. 136 ; il y a fait observer en même temps que les chrétiens étaient souvent appelés *bonzes* d'Occident.

<sup>3</sup> Lettre du 31 octobre 1755, en réponse à une lettre du 3 septembre 1754. De l'Isle écrit au père Gaubil, le 24 décembre 1758 : « M. de Guignes a encore votre traduction du *Chou-King* et celle de *Chi-king* (par le père de la Charme), que je lui ai prêtées ».

Guignes, Leroux Deshauterayes, on peut juger qu'elles ne furent pas inutiles à l'historien des Huns. <sup>1</sup>

Nous n'aurions pas eu à faire cette recherche ingrate des obligations de De Guignes à l'égard du père Gaubil, si le savant académicien avait lui-même reconnu ses dettes, comme l'ont fait d'autres plus savants que lui. Mais il n'a pas eu ce courage ou cette noblesse. Il ne craint pas d'affirmer, au commencement de son grand ouvrage, que l'histoire des tribus de l'Asie centrale est « un champ vaste, qui n'a pas été défriché ». Dans la suite, présentant à ses lecteurs la liste des travaux antérieurs qu'il a consultés, il mentionne l'*Histoire de Gentchiscan* et les *Observations* publiées par le père Souciet ; mais, ni là, ni ailleurs, que nous sachions, il ne laisse entendre qu'il ait connu d'autres écrits de Gaubil. Plus tard, il a fait encore pis. Gaubil, d'après sa correspondance, le jugeait « un homme de vrai mérite et fort poli » ; il aurait eu à en rabattre beaucoup, du moins quant au second article, s'il avait pu lire les mémoires sur l'*incertitude des douze premiers siècles des annales chinoises et de la* <sup>p.530</sup> *chronologie chinoise* <sup>2</sup>. Non content de reprocher aux missionnaires, en bloc, d'avoir prodigieusement exagéré la valeur historique des annales de la Chine, et grossièrement trompé l'Europe sur le crédit qu'elles méritent, le critique va jusqu'à les accuser d'avoir « interpolé et altéré une infinité de textes à la faveur desquels ils soutiennent à leur gré l'antiquité de la nation chinoise ». Ces attaques passionnées étaient d'une injustice flagrante, au moins en ce qu'elles ne tenaient aucun compte aux missionnaires les plus considérés, comme les pères Parrenin, Régis, et surtout Gaubil, de leurs travaux si consciencieux de critique sur les monuments de l'antiquité chinoise. Chose étrange ! de toutes les méprises que l'académicien a pu relever chez quelques missionnaires, il n'y en a pas une seule importante, qui

---

<sup>1</sup> V. la lettre que nous venons de citer ([VIII<sup>e</sup> de Klaproth](#)) et comparer les autres lettres publiées par Klaproth, surtout la V<sup>e</sup> et la Nous parlons plus loin de la correspondance relative au *Fou-sang*.

<sup>2</sup> *Mém. de l'Ac. des inscr.*, t. XXXVI, p. 164, avec un supplément dans le t. XLIII, p. 235 (1786).

n'eût été signalée et savamment rectifiée, longtemps auparavant, par le père Gaubil, non seulement dans ses correspondances avec le père Souciet, Fréret, Mairan et de l'Isle, mais encore dans ses ouvrages imprimés, ou du moins dans son *Traité de la chronologie chinoise*, que de Guignes connaissait, et dans ses *Observations* sur le mémoire de Fréret concernant la *certitude de la chronologie chinoise*, observations qui avaient été également adressées à l'Académie des inscriptions, comme nous l'avons dit. Cependant, de Guignes ne craint pas de s'attribuer, devant la même Académie, le mérite d'avoir découvert ces erreurs. Les amis du célèbre historien des Huns ont beaucoup loué ses vertus privées ; nous laisserons à nos lecteurs à décider si sa conduite à l'égard des missionnaires, et en particulier de Gaubil, ne rappelle pas trop les procédés de son maître Fourmont.

## V

### CORRESPONDANCE AVEC LES ACADÉMIES DE SAINT PÉTERSBOURG ET DE LONDRES : FOU-SANG

@

Pour compléter notre aperçu des travaux historiques de Gaubil, il nous reste à dire quelques mots de ses correspondances avec des savants étrangers, notamment avec les savants de Russie et d'Angleterre.

p.531 On a vu le père Gaubil, avec le père Parrenin, dès 1725, mêlé assez activement comme interprète, et même un peu comme conseiller des ministres de Péking, aux négociations entre la Russie et l'Empire céleste. <sup>1</sup> Il demeura toujours depuis lors, jusqu'à la fin de sa vie, l'intermédiaire des communications diplomatiques entre les deux puissances. Les Russes n'eurent jamais qu'à se louer de sa parfaite loyauté. Cependant leurs efforts pour prendre pied en Chine n'avaient

---

<sup>1</sup> [La Mission de Chine de 1722 à 1735](#), dans la *Revue des questions historiques*, avril 1881.

pas laissé que de lui causer d'abord des appréhensions bien naturelles dans un Français et un missionnaire.

« Ce Conseil de Russie, écrit-il au père Souciet, le 14 septembre 1730, travaille efficacement à mettre dans ses intérêts les princes calcas, mongous... Il trouve du secours pour cela dans les lamas, dont on en trouve auprès de tous ces princes et qui l'instruisent de tout ce qui se passe en Chine... Ils (les Russes) cherchent des livres (chinois), cartes, dictionnaires, — on s'est adressé pour cela même au père Parrenin ; — (ils cherchent) à fonder un établissement religieux à Péking, à envoyer à l'empereur des ouvriers, chirurgiens, mathématiciens.

Parlant encore de ces tentatives russes, en 1733, il va jusqu'à exprimer la crainte que, si elles réussissent, « ce ne soit la ruine de la mission ». Les Russes obtinrent, en effet, quelques années plus tard, l'établissement qu'ils souhaitaient dans la capitale de la Chine. Mais Gaubil se convainquit, alors, sans doute, qu'ils ne se préoccupaient guère de prosélytisme. Nous voyons, par plusieurs de ses lettres, qu'il vécut en bons termes avec la nouvelle colonie, notamment avec les jeunes gens que Saint-Pétersbourg envoyait à Péking pour apprendre le chinois.

Une lettre intime qu'il écrivit au père Souciet le 3 novembre 1733, expose les motifs qui lui avaient fait accepter, quelques années auparavant, un commerce littéraire avec les savants de Russie,

« Messieurs de Saint-Pétersbourg, écrit-il, souhaitent bien être avec nous en correspondance, et il y a de grandes raisons pour cela. Quand même nous Français ne le voudrions pas, nous pouvons bien compter que le père Kögler, et d'autres Allemands qui sont arrivés à Macao pour venir à Péking et qui sont bons sujets pour les mathématiques, entretiendront toujours un commerce réglé avec les Russiens <sup>1</sup>. Et c'est d'ailleurs l'intention du p.<sup>532</sup> R. P. général.

---

<sup>1</sup> Il y avait à cette époque des jésuites allemands établis à Moscou.

D'ailleurs, il nous importe ici de vivre bien avec les Russiens, et dans les occasions, ils nous ont été ici bien utiles.

Ces « Messieurs de Pétersbourg » qui souhaitaient entrer en relations avec les jésuites de Péking, c'étaient surtout les membres de l'Académie des sciences, académie un peu hétéroclite, que Pierre le Grand et ses successeurs avaient composée de savants de toute nationalité, pour présider à l'éclosion de la vie intellectuelle et scientifique parmi leurs sujets demi-barbares. Inutile de nommer J. N. de l'Isle, qui, après son départ de France (1726), n'avait pas cessé de recevoir les observations astronomiques des jésuites de Chine par l'intermédiaire de leurs confrères de France, mais qui aspirait à nouer des communications directes avec les missionnaires, et en particulier avec le père Gaubil. Le secrétaire de l'Académie du Nord, Théophile Sigfrid Bayer, connu par ses recherches sur divers points difficiles de l'ancienne histoire de l'Asie, et qui s'efforçait de faire entrer la Chine dans la sphère de son érudition, désirait non moins vivement se lier avec ces jésuites qu'il avait injuriés jadis. Le vœu des deux savants et de leurs collègues trouva un appui dans le comte d'Ostermann, chancelier de Russie. Ce personnage, fameux par le rôle politique qu'il a joué sous la tsarine Anne et l'infortuné Jean VI, joignait à ses divers titres celui de président de l'Académie et tenait à passer pour protecteur des sciences. Il ordonna ou permit de demander en son nom la correspondance désirée. C'est ce que fit Bayer par une lettre latine adressée à tous les jésuites de Péking, qui la reçurent en 1732. Il y joignit un hommage de son *Musæum Sinicum*, publié en 1730. Les missionnaires ne pouvaient se refuser à ces avances. Et ainsi commença entre eux et l'Académie russe un échange de lettres et de largesses scientifiques, que nous voyons se continuer, autant que le permirent les difficultés des communications et les changements politiques, jusque vers la fin du dix-huitième siècle. Gaubil eut une large part à cette correspondance. Ses entretiens avec les savants du Nord roulèrent principalement sur des questions de chronologie et



d'astronomie chinoise, et sur l'histoire ancienne et la géographie de la haute Asie. Nous en avons déjà signalé quelques points intéressants. <sup>1</sup>

p.533 Le secrétaire de l'Académie du Nord avait manifesté le désir de recevoir quelques livres chinois, pour enrichir la bibliothèque de la Société et favoriser les études chinoises de ses membres. Les missionnaires le satisfirent libéralement, en 1737, par l'envoi de plus de trois cent quarante volumes, représentant toutes les branches de la littérature du Céleste Empire. Sur ce nombre, quatre-vingt-deux volumes, renfermant des ouvrages sur l'astronomie et les mathématiques, étaient offerts par le Nan-tang ou « Collège portugais du sud », qui avait la direction du tribunal astronomique. Le « nouveau Collège » portugais ou la résidence de Saint-Joseph donna soixante-quatre volumes, comprenant surtout des livres composés en chinois par les missionnaires. Enfin, nos compatriotes envoyèrent les plus précieux monuments de l'ancienne littérature chinoise, en tout deux cent quatre-vingt-douze tomes, comprenant les livres « classiques » (trente-deux tomes), les principaux historiens, etc. Leur cadeau était empaqueté dans une caisse de bois mastiquée à la chinoise ; aux livres on joignit des échantillons d'*artemisia* « diversement préparée », des feuilles de tabac, des graines de plantes de plus de cinquante espèces, et, « pour combler les espaces vides » (comme il est dit dans la lettre d'envoi), les vies de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka en chinois, un calendrier mongol et d'autres menues choses. L'Académie répondit à ces présents par l'envoi de trois caisses remplies de ses publications. Elle voulut témoigner au père Gaubil, en particulier, quel prix elle attachait à ses communications, en plaçant son nom parmi ceux de ses membres ordinaires, le 16 mars 1739.

Une lettre de notre missionnaire à de l'Isle nous apprend qu'il avait songé un moment à offrir à l'Académie de Saint-Pétersbourg son grand *Traité de la chronologie chinoise*. S'il avait donné suite à cette idée,

---

<sup>1</sup> J. N. de l'Isle, qui séjourna en Russie de 1726 à 1747 (mais fort brouillé avec les « chefs » de l'académie de Saint-Pétersbourg dans les dernières années), nous a conservé une copie de partie de ces lettres du père Gaubil. Des extraits en ont été publiés, avec des observations du chronologiste Desvignoles, dans les *Miscellanea Berolinensia*, t. V, 1737.

l'ouvrage aurait sans doute vu le jour bien plus tôt qu'il n'a fait. Mais, malgré la froideur ou « quelque chose de pis », qu'il rencontrait dans les Académies de France, il lui répugna toujours de livrer à des étrangers une œuvre qui pouvait faire quelque honneur à son pays. Sa délicatesse patriotique allait si loin, qu'il n'adressa jamais une communication tant soit p.<sup>534</sup> peu importante à ses correspondants non français, sans en faire tenir au moins une copie aux savants avec qui il était en commerce à Paris.

La *Société Royale* de Londres, l'émule, en Angleterre, de notre Académie des sciences, tint à honneur, elle aussi, de rechercher la correspondance des jésuites de Péking. Dès 1731, elle donnait place, dans le recueil de ses travaux, à des observations des satellites de Jupiter et d'éclipses, dues aux pères Kögler et Pereyra. Ces observations lui avaient été présentées par un de ses membres, Jacques de Castro Sarmiento, Portugais d'origine. Des rapports directs s'établirent quelques années plus tard, sur l'initiative de la Société. En 1735, le D<sup>r</sup> Cromwell Mortimer, secrétaire de la Société Royale, envoya au père Gaubil, par l'intermédiaire de J. N. de l'Isle, alors à Saint-Pétersbourg, une copie d'une mappemonde avec légende chinoise, dont on désirait l'explication. Cette carte, qui venait d'être achetée par sir Hans Sloane, président de la Société Royale, aux héritiers du voyageur hollandais Engelbert Kaempfer, avait paru curieuse par les connaissances géographiques qu'elle semblait supposer. En effet, elle présentait d'une manière assez approchée, non seulement la Chine, la Tartarie et le Japon, mais encore toute l'Asie, l'Europe, l'Afrique et même l'Amérique. Gaubil envoya ses réflexions sur cette « mauvaise pièce », comme il l'appelle, d'abord à de l'Isle, dans une lettre qui s'est perdue ou qui fut retenue par l'Académie de Saint-Pétersbourg, puis, le 9 novembre 1748, directement à Mortimer. Celui-ci, dans l'intervalle, s'était décidé à écrire lui-même aux jésuites de Péking pour leur offrir le commerce scientifique avec la Société Royale. Sa lettre, datée du 5 février 1746, ne parvint à destination qu'en novembre 1748. Le père Augustin de Hallerstein lui répondit, le 8 du même mois, pour le « Collège portugais », et le père Gaubil, le 9, au nom des missionnaires

français. Tous deux joignirent à leurs lettres, comme acompte de la correspondance qu'ils promettaient, leurs observations astronomiques de 1748, notamment sur la comète parue cette année-là.

La Société Royale prouva combien elle était satisfaite de leur acceptation, en publiant ces deux lettres, avec les observations, dans le volume des *Philosophical Transactions* pour 1749-1750. Elle accorda le même honneur à trois autres lettres et à diverses observations qu'ils lui adressèrent en 1750, 1751 et 1752, ainsi <sup>p.535</sup> qu'à un plan de Péking détaillé que le père Gaubil lui présenta en 1755 <sup>1</sup>.

De plus, le *British Museum* conserve une quinzaine de lettres ou fragments de lettres inédites, qui témoignent d'un échange actif de questions et de réponses et de présents savants entre la Société anglaise et les missionnaires, au moins de 1746 à 1758 <sup>2</sup>. Quelques-unes de ces lettres sont de la main du père Pierre d'Incarville, de Rouen, qui envoyait aux botanistes et aux naturalistes de la Société Royale des graines et des racines de plantes chinoises, des papillons, des œufs de vers à soie sauvages, des spécimens de *kien-tcheou* ou soie tissée par ces vers, etc. <sup>3</sup>. Mais la plupart ont été écrites par le père Gaubil, soit à Mortimer, soit à son successeur, le savant Thomas Birch.

En 1749, Mortimer demanda à notre missionnaire l'autorisation de le proposer à ses collègues, ainsi que les pères de Hallerstein et d'Incarville, pour le titre d'associés étrangers. Le père d'Incarville s'excusa de recevoir cet honneur ; le père Gaubil et le père de Hallerstein ne crurent pas devoir le refuser. Leur réponse étant arrivée

---

<sup>1</sup> Ce plan, compris dans deux planches, avec une vingtaine de pages d'explications, parut dans les [Phil. Transactions de 1758, p. 704-726](#). Gaubil avait envoyé un plan semblable à de l'Isle, le 4 août 1752. L'astronome le publia de concert avec Pingré, en 1764, en y ajoutant quelques compléments empruntés à sa correspondance avec les missionnaires (v. [Observations sur le plan très détaillé de la ville de Péking, dans l'Histoire de l'Académie des sciences pour 1764, p. 158](#)).

<sup>2</sup> Ces lettres sont en autographe, partie au vol. 4439 des Mss., intitulé *Papers of the Royal Society*, partie au vol. 4308, composé de lettres adressées à Thomas Birch.

<sup>3</sup> Les *Mémoires concernant les Chinois* contiennent un travail du père d'Incarville sur ces vers à soie sauvage (*Mém.*, t. II, p. 579-601). Une lettre de ce missionnaire, traitant des plantes et des arbres, des minéraux et des fossiles de Chine, de l'idée que les Chinois ont du déluge, etc., est imprimée (en traduction anglaise) dans les *Phil. trans.* de 1753, t. XLVIII, p. 253-260.

à Londres après la mort de Mortimer, ce fut Birch qui se chargea de la proposition, et nous avons tout lieu de croire qu'elle fut agréée.

La Société Royale envoyait aux missionnaires, régulièrement, depuis 1748, ses publications annuelles et d'autres ouvrages importants de ses membres. En 1755, le père Gaubil reçut, sans doute pour fêter son agrégation au corps des savants anglais, un présent d'un autre genre, certainement inattendu, mais où l'on reconnaît l'esprit pratique qui n'abandonne jamais nos voisins. p.536

La naïve lettre de remerciement de notre missionnaire mérite d'être publiée en son entier. Voici donc ce qu'il écrit à Birch, le 8 mai 1755 :

Monsieur,

Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai su de Macao que la Société Royale me fait présent de deux barils de vin de Cherès. Ce présent mérite toute sorte de remerciements. Il est d'autant plus précieux et considérable ici, que nous ne pouvons avoir que rarement de vin de raisin européen. Quand il sera arrivé ici au mois d'août, on le divisera en trois parties. La première sera pour les messes, — le vin de Cherès envoyé n'est ni falsifié, ni mixtioné, et on peut sans crainte s'en servir pour la messe. Nous prions Dieu de répandre ses bénédictions sur votre respectable corps. — La seconde partie sera pour quelques repas que nous tâcherons de faire de notre mieux à l'anglaise dans un pays à demi tartare. Nous apprendrons dans les grammaires et dictionnaires quelques phrases anglaises, pour boire en anglais à la santé de l'illustre comte qui est à la tête de l'Académie <sup>1</sup>, à celle des membres de la Société, et à la vôtre. Ces repas avec le vin que vous envoyez nous seront bien agréables dans une maison française si éloignée de Londres et de Paris. Nous nous exhorterons mutuellement à tâcher de profiter des belles connaissances qui sont répandues dans les livres de votre

---

<sup>1</sup> Le comte de Macclesfield, élu président de la Société en 1752.

Société, et à apprendre assez d'anglais pour lire ces livres en anglais. Nous nous animerons aussi à veiller sur les occasions qui se présenteront de témoigner notre reconnaissance à la Société Royale. Je suis avec beaucoup de respect, Monsieur,  
Votre très humble et très obéissant serviteur,  
A. Gaubil J.

Il nous reste quelques mots à dire du sujet des lettres du père Gaubil aux secrétaires de la Société de Londres. Dans la première, il exprime son sentiment sur la carte de Kaempfer, laquelle, dit-il, « n'est pas un ouvrage chinois et ne saurait être d'aucune utilité à un savant européen » ; puis il donne un bref aperçu de l'étendue des connaissances géographiques des Chinois avant leurs rapports avec les Occidentaux. Il revient sur cette matière dans des lettres subséquentes ; il y touche, en particulier, la fameuse question de la connaissance de l'Amérique chez les anciens Chinois. C'était au moment où de Guignes essayait de montrer par les livres des Chinois que ceux-ci faisaient des <sup>p.537</sup> voyages à la Californie (qu'ils auraient désignée sous le nom de *Fou-sang*), dès l'année 458 avant Jésus-Christ. Ce savant inclinait même à croire qu'ils avaient poussé beaucoup plus loin, et qu'ils furent peut-être les initiateurs de la civilisation que les conquérants espagnols furent si étonnés de rencontrer au Mexique <sup>1</sup>. Gaubil écrit à Birch, le 26 novembre 1754 :

« Il y a eu quelques-uns de nos anciens missionnaires qui ont cru voir dans les livres chinois la mention de quelques régions américaines. On m'écrit de Paris qu'un Français de Paris a lu cela (aussi) dans les livres chinois. J'ai moi-même examiné cette question il y a longtemps, et je l'ai examinée naguère encore plus à fond. Je ne vois ou ne crois voir aucune mention

---

<sup>1</sup> V. son mémoire intitulé [Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique, etc., dans Mém. de l'Ac. des inscr., t. XXVIII, p. 503.](#)

de terres américaines dans les anciens livres chinois ; mais je  
reparlerai de cela une autre fois. <sup>1</sup>

Le missionnaire avait écrit les mêmes choses à de l'Isle, le 28 août 1752 ; car son correspondant lui avait déjà longuement parlé de la prétendue découverte de De Guignes, dont les conclusions le séduisaient. L'académicien sinologue ayant lui-même communiqué ses arguments au père Gaubil en 1754, ce dernier répondit, suivant ses habitudes de franchise, par une lettre qui est une réfutation complète. Cette réponse nous a été conservée, grâce à la précaution prise par le missionnaire d'en adresser une copie à de l'Isle, qu'il savait être « fort pour un *Fou-sang* ». Comme elle a été publiée par Klaproth <sup>2</sup>, nous n'en donnerons pas d'analyse. Observons seulement que, si l'opinion de De Guignes a eu, jusqu'aujourd'hui, de nombreux et savants partisans, les raisons déjà données par Gaubil l'ont fait rejeter et par Klaproth et par d'autres sinologues encore plus compétents, tels que le D<sup>r</sup> Bretschneider, de la mission russe de Péking. <sup>3</sup>

p.538 Du reste, l'insuffisance des arguments de De Guignes ne prouve rien contre l'hypothèse, toujours vraisemblable, d'une ancienne colonisation de l'Amérique occidentale par des émigrants venus de l'Asie, et peut-être de la Chine. Cette hypothèse ne repose pas uniquement sur les relations vagues et mêlées de fables dont le *Fou-sang* est le thème dans les livres chinois. Sans parler des ressemblances plus ou moins marquées entre les monuments antiques, les croyances, les usages et même le type physique des indigènes

---

<sup>1</sup> Lettre latine, autogr. au British Museum Mss. n° 4.308.

<sup>2</sup> C'est la [VIII<sup>e</sup>](#) des lettres publiées par Klaproth (comparer la fin de la lettre X). Il faut y ajouter les importants développements adressés à de l'Isle lui-même dans les lettres V et IX. Un extrait d'une lettre du père Gaubil au comte Razoumowski, président de l'Académie de Saint-Pétersbourg, sur le même sujet, se trouve dans l'ouvrage de G. F. Müller, [Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer Glaciale et sur l'océan Oriental, t. I, p. 376 de la trad. franç.](#) (1768).

<sup>3</sup> Elle a été défendue notamment par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis, successeur de Stanislas Julien dans la chaire de chinois au collège de France (*Sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de Fou-sang, etc.*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1876, p. 319-335). Mais nous sommes surpris que le savant sinologue ait pu écrire (*l. c.*, p. 334) :

« Klaproth est en réalité le seul critique qui ait nié l'identification du *Fou-sang* avec l'Amérique, puisqu'on ne saurait compter isolément l'opinion de ceux qui déclarent s'en rapporter à lui les yeux fermés.

civilisés de l'Amérique occidentale, d'une part, et des peuples de l'Asie orientale, de l'autre, le passage de l'ancien continent au nouveau par le nord de l'Océan Pacifique est trop facile pour qu'il n'ait pu être exécuté plus d'une fois, avant Christophe Colomb, soit fortuitement, soit de dessein prémédité. Gaubil l'admet expressément :

« Je ne laisse pas, écrit-il à de l'Isle dans la lettre déjà citée, en 1752, d'approuver votre idée que l'Amérique, au moins septentrionale, du côté de la Californie, a pu être peuplée par les peuples du nord-est de la Tartarie chinoise. Les Chinois anciens et récents s'accordent assez à dire 1° que, sous la dynastie Tcheou, avant Jésus-Christ, les Chinois du sud ont peuplé le Japon ; 2° que le dernier empereur de la dynastie Hia ayant été détrôné par Tching-tang (1766 avant Jésus-Christ), son fils s'enfuit avec un grand nombre de Chinois dans la Tartarie, et y fonda les diverses puissances tartares du nord et du nord-est de la Chine. <sup>1</sup>

Nous avons parlé ailleurs de la lettre, insérée dans les *Philosophical Transactions* de 1753, où Gaubil répond aux difficultés de George Costard concernant la chronologie et l'astronomie chinoises. Les autres lettres demeurées inédites ne sont plus guère que des notifications d'envois.

La *guerre de sept ans* ralentit la correspondance entre les missionnaires de Péking et les savants de Londres, sans la faire cesser tout à fait. Le père Gaubil reçut encore de Birch, à la fin de 1757, une lettre « très polie », *humanissimam epistolam*, datée du 22 décembre 1756 et qui annonçait d'autres envois. Dans sa <sup>p.539</sup> réponse, en date du 31 octobre 1758, il exprime son chagrin de voir une guerre si sérieuse entre la France et l'Angleterre, « guerre qui ne peut être que funeste pour les deux nations. Je prie Dieu, conclut-il, pour qu'enfin la paix soit faite, et une paix solide, entre Anglais et Français ». Le digne missionnaire ne vécut pas assez pour voir ce vœu accompli.

---

<sup>1</sup> Un exemplaire autographe de cette lettre est à l'Observatoire, à Paris ; c'est la [V<sup>e</sup> de Klaproth](#), sauf quelques variantes.

Après sa mort, nous trouvons que la Société Royale s'adressa encore aux jésuites de Péking pour avoir leur jugement sur la question, qui venait d'être soulevée par un de ses membres, des rapports entre les caractères chinois et les hiéroglyphes égyptiens. Le père Martial Cibot, de Limoges, lui répondit en 1764, par une longue lettre, dont une analyse et des extraits considérables ont été publiés dans les *Philosophical Transactions* de 1769 <sup>1</sup>.

Il nous sera permis de conclure que ces relations courtoises et presque amicales, entretenues durant bien des années entre le principal corps savant de la Grande-Bretagne et les missionnaires jésuites de Péking, ont contribué à fomentier ces sentiments équitables à l'égard du catholicisme, qui depuis lors se sont propagés de plus en plus dans la grande nation protestante.

Nous voici au terme de cette étude. Notre analyse sommaire des travaux savants du père Gaubil aura suffi, nous l'espérons, pour montrer combien les loisirs de ses trente-sept années de séjour à Péking ont été utilement remplis. Bien qu'il ait toujours donné à son ministère apostolique le meilleur de son temps et de ses forces, on croirait, à voir ce qu'il a fait pour la science, qu'il n'a jamais eu qu'elle à servir. Il a ainsi réalisé admirablement les grandes vues du royal fondateur de la première mission française de Chine. Dans ces notices consacrées surtout au savant, nous n'avons indiqué, qu'en passant, les qualités de l'homme, de l'apôtre, du patriote. Si l'on réunissait tous les traits du vrai portrait du père Antoine Gaubil, nous osons dire qu'il approcherait de l'idéal du missionnaire français dans l'Extrême-Orient.

@

---

<sup>1</sup> Cette lettre a été publiée intégralement en français, à Bruxelles, en 1773, et dans les [\*Mémoires concernant l'hist. etc. des Chinois, t. I, p. 275 \(1776\)\*](#). M. Cordier (*Bibliotheca Sinica*, t. I, p. 793-794) prouve que l'auteur est bien le père Cibot, et non le père Amiot, comme on l'a cru quelquefois.